Prix : 1 fr. — 2e Année — Nos 13-14, Janvier-Février 1901

L'HÉMICYCLE

I

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Léon Hennique
René Boylesve
Stuart Merrill
Charles Chanvin
Fréd. Saisset
A. Orliac
Nicolette Hennique
G.-Z. Clouwez
A.-M. Gossez

Revue Littéraire Illustrée



ONT ILLUSTRÉ CE NUMÉRO :

Félix Valloton
André des Gachons
R. Fougeray du Coudray
Fernand Maillaud
F. Rup

CHRONIQUES DE

Jacques des Gachons
Pierre de Querlon

MCMI
L.-DIDIER DES GACHONS
Éditeur
ÉTAMPES (SEINE-ET-OISE)

L'HÉMICYCLE ne reçoit que des textes et des dessins inédits. Rédaction, 3, villa Michon (rue Boissière) Paris XVIe.

SOMMAIRE :

TEXTE :

TABLETTES :

HORS TEXTE :

ILLUSTRATIONS :

Un des prochains numéros sera consacré à des Contes et à des Poèmes d'inspiration greco-latine.

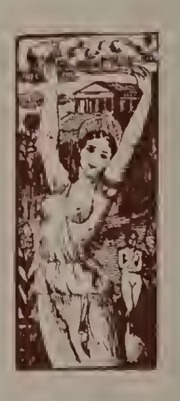


L'HÉMICYCLE

L'HÉMICYCLE a été fondé en Janvier 1900, pour faire suite à l'*Album* et au *Livre des Légendes* de MM. André et Jacques des Gachons, et avec leur concours.

Exemplaire de M.

— .... — — —



Membres Fondateurs

MM. Bucquet, G.-Z. Clouwez, Ch. Crothers, Demange-Moissonnier, Paul Duchange, Elie Léon-Dufour, Lucien Lemaire, Mlle Mary Crothers, Comtesse Jean de Castellane, M. A. Montfort, Mme Ocampo, M. Peyrot des Gachons, Mlle M.-L. Rabourdin, MM. Radou-Costinescou, Léopold Ridel, Mlle Rivière, M. W. Willis.

DEUXIÈME ANNÉE

L'HÉMICYCLE

REVUE ILLUSTRÉE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART



RÉDACTEUR EN CHEF : PIERRE DE QUERLON, 3, VILLA MICHON (RUE BOISSIÈRE) PARIS.

L. DIDIER DES GACHONS, ÉDITEUR, ETAMPES (SEINE-ET-OISE).

MCMI



FRAGMENT INÉDIT DE SAINTE-MARIE-DES-FLEURS, PAR RENÉ BOYLESVE [1]

Les tons que le couchant répandait sur la lagune, tant de beauté dans le ciel et autour de nous, la vue de Venise toute rose sous les derniers rayons, l'approche sensible, à chaque coup de rame, de cette maison du quai des Esclavons, qui contenait la moitié de ma vie, me mettaient l'esprit et les sens dans une confusion intolérable.

Une ou deux minutes environ, il ÿ eut une interruption dans le cortège des gondoles qui venaient de Venise; nous croisâmes un vaisseau de guerre qui rentrait au port, puis il y eut sur un assez large espace un désert silencieux sur l'eau agitée. Les gondoles s'étaient arrêtées de loin à

(1) René Boylesve ayant bien voulu nous ouvrir quelques manuscrits de ses romans, nous avons été frappés d'y trouver un premier dénouement de ce rare beau livre d'amour *Sainte-Marie-des-Fleurs*. Nous avons demandé à l'auteur l'autorisation de le publier à titre de curiosité littéraire.

l'arrivée du navire ; nous les vîmes se présenter en un groupe confus, et notre attention fut d'autant plus attirée sur elles.

Je me dressai sur mes coussins : je dus prendre tout à coup la pâleur de la mort. Ma cousine et mon ami qui ne voyaient que moi, ne sachant ce que j'avais, prirent peur, et, à tout hasard, instinctivement, crièrent au gondolier :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Hélas ! le malheureux fit stopper la gondole presque sur-le-champ ; peut-être, sans cela, filait-il assez vite pour que le malheur fût évité.

J'avais reconnu Marie.

Elle était, comme moi, étendue sur les coussins noirs de la gondole. Son père et sa mère étaient assis en face d'elle avec Arrigand, de sorte que je ne les voyais guère que de dos. La pauvre Marie n'était plus que le souvenir d'elle-même ; sa figure était décharnée ; les orbites de ses grands yeux paraissaient immenses ; la poussière d'or de ses cheveux semblait abattue sur les bandeaux tristes et ternes qui lui couvraient le front et qu'on avait sans doute descendus sur les joues pour en combler le creux. Elle portait encore la robe blanche qu'elle avait lors de notre rencontre au couvent de Saint-Marc, avec une rose à la ceinture ; son chapeau seulement était remplacé par une résille de dentelle. Je crus comprendre à cette toilette un acte de sa volonté et de son amour. Il était probable que c'était la première sortie qu'elle faisait, et elle avait

pensé à cette robe blanche et à cette rose que j'avais aimées.

Encore une fois je lui retrouvais la figure qu'elle avait à notre dernier jour de Florence, à sa fenêtre donnant sur l'Arno, figure étrange, énigmatique et extraordinairement volontaire : « Pars, mon cher amour... J'irai te rejoindre... » Et je suis sûr à présent qu'elle ajoutait, ce que je n'entendais pas alors : « Je suis de celles qui vont jusqu'au bout de l'amour... C'est un peu effrayant ; mais je n'y peux rien, tu n'y peux rien : pars !... »

Toutes ces impressions furent l'affaire d'une seconde ; mais il y a des occasions où votre vie vous est présente dans le temps d'un clin d'œil.

Au cri que poussèrent mes amis, Marie qui paraissait somnolente ouvrit les yeux et instantanément les fixa sur moi, guidée peut-être par mon excessive pâleur et mon geste.

Ah ! ce fut une chose épouvantable. Elle se leva tout droit. On s'effraya autour d'elle et se leva pour la retenir sans prendre le temps de regarder ce qui l'émouvait à ce point. Le gondolier lui-même lâcha la rame en voyant cette jeune fille qui allait s'élancer sur l'eau comme sur un tapis. Il est certain qu'elle ne savait plus où elle était. Ses yeux plus étincelants que jamais ne me quittaient pas ; la surprise et très probablement l'état de mon visage la rendaient folle. Elle poussa de tout le restant de ses forces ce cri que toute ma volonté inexprimée s'était acharnée à entendre une fois encore :

Mon André ! mon André !

Et ce fut tout. Elle tomba à la renverse dans les bras qui la soutenaient. Nous étions tous haletants ; nous ne vîmes que le dos de ses parents courbés sur elle. Le père et la mère la relevèrent avec des figures terrifiées. Le gondolier fit virer sa gondole, et toutes celles qui s'étaient arrêtées alentour de cette scène s'écartèrent. On s'écartait également de nous, par une sorte de respect pour les héros du drame que l'on soupçonnait ; de sorte que notre gondole se trouva toute seule derrière celle qui portait le corps de Marie.

Personne ne hasarda un mot : nous étions tous anéantis. Nous vîmes la pauvre mère se relever tout à coup et se jeter sur la figure inanimée de Marie. Nous entendions ses sanglots ; puis elle se mit à l'appeler en lui tâtant les mains, la poitrine et le front désespérément. Enfin elle se redressa : c'était une femme méconnaissable, complètement affolée ; et elle cria très haut en se tournant vers moi, si bien que tout le monde alentour l'entendit et le répéta :

— Votre Marie est morte !

L'excès de la douleur ne laissait subsister en elle que la nature, et cette fois, elle comprenait que sa fille était à moi. Ni le père ni le fiancé ne protestèrent contre ses paroles. Ils s'inclinaient devant la mort qui me donnait solennellement Marie.

Je n'étais pas plus capable d'exprimer un sentiment que ne l'eût fait une figure de cire. J'ôtai seulement mon chapeau, mon ami m'imita ; nous vîmes M. Vitellier immobile, atterré, se décou-

vrir; les femmes se signèrent. La longue file des gondoles se transformait d'un coup en cortège funèbre. Et c'était ma Marie, toute blanche, étendue dans la gondole, le visage découvert, comme on porte les morts en Italie, c'était ma Marie dont nous menions le convoi sur cette lagune magnifique, où elle avait commencé et fini d'aimer. Les cloches commencèrent à tinter dans toutes les églises comme nous passions devant Saint-Georges-Majeur, car encore demain, comme l'an passé, c'était fête, et quand nous abordâmes au quai des Esclavons, la même voix de femme qui, à Marie et à moi, avait causé notre premier tressaillement, commençait de s'élever sur le Grand-Canal, et peut-être déposait déjà dans d'autres cœurs de nouveaux germes d'amour.

René BOYLESVE

VERS D'AUTOMNE

Le soleil n'est qu'un souvenir,
Les feuilles ont caché la terre,
Les derniers oiseaux vont se taire
Et les chansons d'amour finir.

Les jeunes femmes, où sont-elles,
Qui cueillirent baisers et fleurs ?
Écoute le passant en pleurs :
Amours et roses sont mortelles.

Va fermer la porte à l'hiver,
O pauvre que plus pauvre envie !
Ris à la mort, pleure à la vie ;
C'est l'heure où l'on ne voit plus clair.

Vers quels pays bleus va la route
Où veille, obscure, ta maison ?
Las ! tu ne vois plus l'horizon :
La pluie au bord du toit dégoutte.

Personne n'ira plus dehors.
Attends donc, seul, à la fenêtre,
Que ce long jour ait cessé d'être,
Et pense un peu, dans l'ombre, aux morts.

Stuart Merrill

Automne,
par
André des Gachons.


19.01

ÉPISODE, PAR LÉON HENNIQUE

Ce fut vers les sept heures du matin, durant l'agonie de la Commune, qu'un bataillon de chasseurs prit la barricade de la rue des Tournelles.

Il y avait du soleil plein le ciel ; une brise haute soufflait ; d'énormes fumées d'incendie maculaient l'atmosphère, y déversaient des flammèches de papier brûlé ; dominant le crépitement serré des chassepots, vers la Bastille, une mitrailleuse crachait de brutales pétarades ; l'air sentait la poudre, et, au loin, un choc retentissait à chaque minute, large, profond, tragique : c'était le canon qui grondait.

Le temps de se rafraichir, car l'affaire avait été rude, et, tandis que s'organisait une ambulance à la hâte, que geignaient les blessés, qu'arrivaient des renforts, que, côte à côte, dormaient de leur dernier sommeil soldats et gardes nationaux, en des poses de joujoux brisés, deux compagnies de chasseurs s'occupèrent à fouiller les maisons autour de la barricade.

Elles se répandirent, peu à peu disparurent, et des coups de feu, mêlés à quelques cris, ne tardèrent point à éclater de-ci, de-là, au hasard des résistances, des surprises que rencontrait la troupe.

Cependant, un caporal et cinq ou six hommes s'étaient engouffrés sous la porte cochère d'un vieil hôtel à louer, moussu, blasonné, noircissant.

Ils le visitèrent de leur mieux, avec précaution, fusil au poing, baïonnette au fusil, ne découvrirent pas de trace suspecte, et, silencieusement, ils avaient regagné le rez-de-chaussée, se trouvaient au milieu d'une antichambre, allaient pénétrer dans une cour garnie d'herbes, toute fleurie de pavots et de marguerites sauvages, quand, par une fenêtre qui les éclairait, ils aperçurent, presque ensemble, une femme, une cantinière, la cantinière d'un bataillon de fédérés, en train de se faufiler le long d'un mur et se dirigeant vers une sorte de parc ombreux où, sans le moindre doute, elle espérait échapper aux recherches. Ils l'ajustèrent d'un même geste, et, une seule détonation jaillit de leurs armes, terrible, crevant les vitres de la fenêtre.

Le miroitement du verre les avait-il trompés ? S'étaient-ils gênés les uns les autres par trop de précipitation à tirer ? Le fait est qu'ils manquèrent la femme. Elle fuyait maintenant à toutes jambes. Son tonneau rouge lui battait les reins.

On se rua sur ses derrières, en rechargeant les fusils ; et comme, terrorisée, déjà au bout du parc, elle approchait d'un mur en ruines, prête à l'escalader, le caporal lui lâcha un nouveau coup de feu. Cette fois, elle culbuta de son haut.

— Touchée !... Elle en tient !... Touchée ! crièrent les soldats.

Et ils coururent à elle pour l'achever, tandis que pétardait encore la mitrailleuse, du côté de la Bastille, rageusement.

La femme se traîna jusqu'au mur, et elle s'y adossa, très pâle, en une attitude résignée.

— Ah ! misère de misère ! ne put-elle s'empêcher de murmurer pourtant, lorsqu'elle vit la mort contre sa poitrine, — pas un de vous n'a donc de mère, que vous tuez comme ça des tas de monde !

D'aussi graves paroles, la physionomie de la blessée, on ne sait quel tortueux plaisir de mâle à contempler une femelle, de la pitié tardive calmèrent aussitôt le caporal, et il releva sa baïonnette.

— Eh bien ! quoi ? demanda-t-il, pour ne pas rester muet, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, répondit la femme en changeant de ton, d'une voix brève, désespérée, soudain furieuse, — il y a que j'ai une balle dans l'épaule, et que je voudrais connaître le mufle qui me l'a fichue.

L'escouade faillit s'irriter ; mais on était là, en face d'une assez jolie fille, sur laquelle on ne distinguait aucune trace de sang, et les colères se turent.

— Ah çà, la cantinière, si vous avaliez votre langue, hein ? ordonna seulement un des chasseurs.

Vite, elle se radoucit ; puis une fusillade partant du voisinage, elle s'écria, tremblante :

— Voyons ! qu'est-ce que vous allez faire de moi ? Vous ne me livrerez pas, j'espère !... On me tuerait, comme ceux qu'on tue là-bas.

— C'est que... dit le caporal.

Et il interrogea ses hommes du regard.

Le même étrange plaisir à la contempler venait

de le retraverser; un espoir d'abord vague, l'espoir de posséder la malheureuse qui l'implorait, plus tard, quand elle serait guérie, se précisait en lui; et il était très embarrassé, n'osait choisir une décision.

— Portez-moi quelque part, dans une boutique, supplia la femme. — Il ne faut pas être méchants... Tenez! il doit rester un peu d'eau-de-vie au fond de mon tonneau... Voulez-vous la boire?

Le caporal ne répondit point; mais, à son côté, un premier soldat déclarant :

— Bah ! laissons-la filer !

De suite, il fut de son avis :

— Soit! qu'elle file, puisqu'on est d'accord.

La femme, pleurant de joie, baisant les mains de l'escouade et entrecoupant ses larmes de remerciements, on résolut de la mettre en sûreté. Elle fut hissée sur une muraille, descendue hors du parc, au milieu de maigres communs, et on tomba chez un charbonnier qui, moyennant quelque argent, accepta la cantinière, consentit à lui prêter son lit, ses soins, et, le cas échéant, à proclamer qu'elle était sa sœur, une poitrinaire, malade depuis des années.

Elle se déshabilla, se coucha, — ses vêtements furent enfouis dans du coke, — et elle s'évanouit, à bout de forces, juste au moment où les soldats parlaient de continuer leurs perquisitions.

Ils n'en regagnèrent pas moins la rue des Tournelles, entreprirent une autre maison, y rencon-

trèrent des fédérés, se battirent, reçurent et distribuèrent des horions; mais, tout à la promesse qu'il avait faite au charbonnier de revenir, en le quittant, l'âme troublée, l'esprit inerte, le caporal n'avait plus de cœur à la besogne.

Il fut de ceux qui emportèrent d'assaut la barricade de la Bastille, et, d'une bravoure exaspérée, au Père-Lachaise, — de l'énergie lui était revenue, — il obtint les galons de sergent.

Toutefois, le jour, au travers des balles, comme la nuit, lorsqu'il bivouaquait sur les trottoirs ou parmi les tombes, les yeux mornes, taciturne, il ne cessait de penser à sa cantinière et d'évoquer ses cheveux bruns, sa figure gentille, son uniforme bleu et rouge.

— Hé! Fabiani, pour un merle de Corse, tu m'as l'air joliment serin, lui dit un compatriote, une après-dînée. Les communards t'ont donc coupé le sifflet?

L'émeute vaincue, le bataillon de Fabiani fut caserné au Château-d'Eau; et, deux semaines s'écoulant, à peu près tranquilles, le bouc au vent, les moustaches luisantes, galonné de neuf, rasé de frais, ciré, pommadé, astiqué, l'ex-caporal put enfin se diriger vers la rue des Tournelles, par un temps où des nuages roses s'effilochaient dans un ciel jaune.

Il acheta des abricots en route, pour les offrir à sa victime, et, une sorte de fièvre amoureuse l'incitant, il eut tôt fait de reconnaître la boutique du

charbonnier, de loin. Elle s'ouvrait béante, noire de crasse et de poussière.

Le charbonnier apparaissant alors, et décrochant une cage pendue à sa porte, Fabiani fut secoué d'une telle émotion, qu'il en resta pétrifié une minute : « Qui sait si la femme vivait, n'était pas morte de sa blessure? »

Il atteignit la boutique.

— Eh bien! demanda-t-il, la cantinière?... Quelles nouvelles?

On le conduisit vers le grabat où il l'avait laissée naguère, et là, entre des draps d'une saleté ignoble, il la revit, de plus en plus pâle, sa chevelure toute chiffonnée.

— Ah! fit-elle d'une voix presque joyeuse. Comment! c'est vous?

Il sourit, et, malgré l'état de la malade, quelque chose de doux et de chaud s'épanouit en sa poitrine.

— Voyons! vous a-t-on bien soignée, au moins? dit-il. Ça va-t-il comme vous le voulez?

Elle ne se plaignit point, conta que le médecin la jugeait guérissable; mais, tandis qu'elle parlait longuement, Fabiani, dont l'unique désir, sans grande réflexion, avait été de la retrouver debout, s'assombrissait et regrettait l'impossible.

Il lui donna ses abricots; elle en grignota un; puis, une causerie s'établissant, à bâtons rompus, causerie indifférente où elle s'énerva, mille questions aux lèvres, brusquement, elle dut s'informer des derniers combats qu'avait livrés la Commune.

« Le charbonnier ne savait rien, lui, cet homme ! Il n'avait pas bougé de sa rue ! »

Fabiani narra ses victoires, le triomphe des troupes de Versailles. A chaque instant, elle tressaillait, s'empourprait de lueurs fugitives.

— Et Rochefort ? s'écria-t-elle soudain, Rochefort !... Est-il tué ou prisonnier ?

Fabiani ne savait pas.

De l'hostilité cependant, une rancune sourde contre le soldat, de pénibles silences ayant mal accueilli la plupart de ses dires, il ne sut se cacher de montrer du dépit :

— Ah ! çà, vous les aimez donc bien, vos petits fédérés ?

Elle ne répliqua point.

— Voyons ! continua-t-il, au nom de quoi, au nom de qui étiez-vous cantinière dans un bataillon de partageux ?

Elle lui apprit, avec des sanglots, que ç'avait été pour ne pas abandonner son amant, un commis-voyageur, tué d'une balle aux premiers coups de feu tirés sur la barricade des Tournelles.

Sans se gêner, toute à ses souvenirs, elle pleura même si bien, qu'elle éveilla en Fabiani, devers le mort, une haine froide, jalouse, lancinante.

Le charbonnier s'éloignant pour vite revenir, deux verres d'absinthe préparée aux doigts, on but à la santé de la malade, et le sergent se leva, tendit

la main au charbonnier, lui glissa un billet de cinquante francs, sa fortune.

— Dites donc ! fit alors la cantinière.

— J'écoute.

— Est-ce que vous connaissez le type qui m'a flanqué du plomb ?

Fabiani rougit.

— Je ne le connais pas... non !... mais il serait facile de le connaître... On n'était pas nombreux !... Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Ce serait, reprit-elle, pour lui ficher au nez, de ma part, qu'il est une crapule.

Vexé, sans souffler mot, Fabiani empocha le compliment ; il reprit le chemin de sa caserne ; puis, une subite fureur le bouleversant, il jura de ne plus s'intéresser à cette femme, dont il n'avait reçu, là, pendant une heure, que de l'ennui et d'inutiles camouflets.

Sa fureur lui dura jusqu'à son coucher ; mais un admirable soleil montant au ciel, lorsqu'il s'éveilla, il en oublia son antérieure décision, et n'eut de cesse qu'il ne fût retourné près de la cantinière.

Il la trouva mieux portante, et leur seconde entrevue l'ayant un peu ragaillardi, chaque jour, son service terminé, il se sauva rue des Tournelles.

Ce faisant, comme son imagination travaillait, comme il éprouvait parfois le besoin de déguiser sa toquade, tantôt il se posait en garçon charitable, heureux d'employer bien sa paye, tantôt il se campait en plaisantin roublard, jugeant du dernier drôle de courtiser une femme blessée par lui, ne le

sachant point, et détestant l'auteur inconnu de sa blessure.

Et il ne rougissait plus, à présent, le long des rendez-vous, lorsque s'échelonnait la vieille question : « Avez-vous enfin trouvé l'homme qui m'a tiré dessus ? » Elle l'amusait, au contraire ; il l'attendait impatiemment, se réjouissait de la pressentir.

Et il ne doutait point de mener la cantinière à guérison complète, afin d'en profiter, un soir ou l'autre.

Elle, allait cahin-caha, plutôt en s'affaiblissant davantage.

Un mois s'écoulant, ils furent au mieux et, un après-midi, échangèrent le serment de s'acoquiner, quand aurait sonné l'heure de la convalescence.

Ils se chamaillaient bien au sujet des gens de la Commune : « Un tas de propre à rien ! » clamait le sergent. « Des martyrs ! » affirmait la femme. Mais ils se plaisaient, et leurs brouilles étaient semblables à ces pluies d'orage où brille du soleil.

Aucune raison plausible ne s'annonçant, d'ailleurs, capable de changer les choses, elle se fussent prolongées quelque temps encore, à n'en pas douter, si, une nuit de bordée, très saoûl, très gai, Fabiani ne s'était avisé de courir à son amoureuse, au lieu de joindre la caserne. Le charbonnier dormait.

On s'embrassa ; on bavarda ; fort réjouie de la tendresse comique, des gestes lourds, des saillies

bêtes, des jambes molles de son maître futur, la cantinière s'alluma peu à peu, au mépris de ses souffrances. Mais, la question, l'inévitable et sempiternelle question lui emplissant bientôt la bouche, sur un réel déplaisir de n'avoir pu s'enivrer aussi :

— Tu ne veux donc pas me nommer la crapule ?...

Fabiani pouffa de rire.

— Si c'était moi !... Qu'est-ce que tu dirais ?

Elle détourna la tête.

Et comme il ajoutait, pour l'éprouver, la face hilare, toujours en belle humeur :

— Eh bien ! c'est moi, là, je tiens à te l'avouer aujourd'hui... Et, ma foi ! c'est peut-être moi de même qui ai tué le commis-voyageur...

Elle lui trépassa sous les yeux, hagarde, sans prononcer une parole.

Léon Hennique



Esquisse, par F. Maillaud.

DEUX POÈMES

I. PROMENADE

Une suprême rose ridée pend au treillis...
Songe que sa tristesse est délectable
Le long des baies noires dans la nuit
Qu'éclairent les lucioles de lueurs vertes et pâles.
D'un pas lent sur la mousse en l'ombre charitable
Approche contempler le ver pâle et mouvant
Qui répand à l'entour sa clarté molle de veilleuse
Et triste comme l'amour mystérieuse
Qui rend ton âme radieuse dans sa nuit.
Nous fîmes s'envoler un oiseau endormi,
Mon âme — un bel oiseau des soirées ineffables
Et nos tristes peupliers immenses ont gémi...
Ah ! que songer d'amour et de sa tiède bouche !
Nuit d'été ! Triste nuit ! Les nocturnes amants
Dans les parcs délabrés s'embrassaient longuement
Et s'appelaient dans la tranquillité des nuits douces.


André des Gachons
1901

II. BAIN

Dans les fleurs des magnolias tu étais nue ;
Tes petits seins de beauté ronde et pleine apparaissaient.
Tu portais une rose à la main et tu marchais ;
L'eau derrière ton passage était émue.
Le jet d'eau s'écrasait avec fracas dans le bassin.
Dans la torpeur des roses sommeillait le jardin.
Puis, tu t'étendais sur le sable, ô baigneuse,
Qui avais la saveur des bananes laiteuses
Que gonfle la tiédeur du soleil, et tu dormais,
Les yeux fermés, la tête grasse comme un fruit de serre, sur ton bras frais.

1898.

CHARLES CHANVIN

C'EST LE TEMPS BIENHEUREUX...

C'est le temps bienheureux où la rose s'éveille
Dans le jardin fleuri de clartés et d'odeurs.
Près des ruches voltige avec un vol d'abeille
Un vol miraculeux de bleus parfums de fleurs.

C'est le temps où tout se rajeunit et se noie
Dans la vierge clarté que verse un ciel profond.
C'est le temps de la rêverie et de la joie
Où les songes d'hiver s'appellent et s'en vont.

La nature s'éploie ainsi qu'une grande aile
Heureuse de ramer dans l'espace fleuri
Et l'âme de la grande terre maternelle
Monte vers le ciel clair — se répand et sourit.

Toute la vie exulte au cœur des bois farouches —
Orgue immense grondant un hymne à la Beauté,
C'est le temps où l'on sent frémir toutes les bouches
Ivres de se reconquérir dans la clarté.

Mon Dieu ! par cet amour universel des âmes
Le monde communie en toi, temple éternel,
Temple d'éternel rêve où s'élève la flamme
Qui féconde la terre et rajeunit le ciel !

FRÉDÉRIC SAISSET



LA LYRE DES OMBRES

FRAGMENT

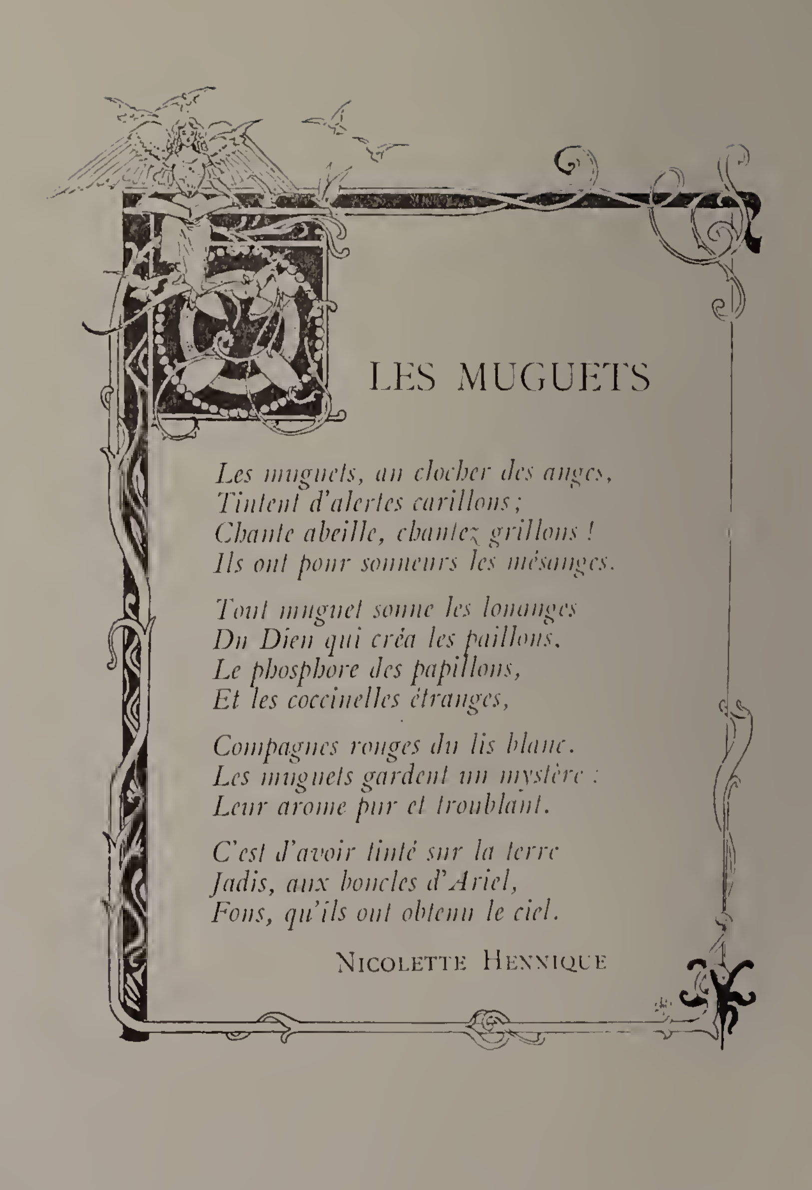
Lettre d'exil

Les chœurs chantants des bois s'éteignent sous les branches,
Des pas presque incertains meurent dans les sentiers
Et des formes, venant on ne sait d'où, se penchent
Sur le miroir changeant des songes familiers.

Pour nous ensevelir dans leur mystère tendre
L'ombre et la nostalgie ont les mêmes remous ;
Malgré l'éloignement, votre cœur peut m'entendre
Si vous pensez à moi comme je pense à vous !

Que le souffle apaisé des brises voyageuses
Vous porte tout l'espoir de mes vœux éperdus :
Songez que dans l'écrin des nuits silencieuses
Des astres s'éteindraient si vous ne m'aimiez plus !...

Antoine Orliac



LES MUGUETS

Les muguets, au clocher des anges,
Tintent d'alertes carillons;
Chante abeille, chantez grillons !
Ils ont pour sonneurs les mésanges.

Tout muguet sonne les louanges
Du Dieu qui créa les paillons,
Le phosphore des papillons,
Et les coccinelles étranges,

Compagnes rouges du lis blanc.
Les muguets gardent un mystère :
Leur arome pur et troublant.

C'est d'avoir tinté sur la terre
Jadis, aux boucles d'Ariel,
Fous, qu'ils ont obtenu le ciel.

NICOLETTE HENNIQUE

CROZANT, PAR G.-Z. CLOUWEZ.

Pour André des Gachons

...Les ruines, frappées par les rayons du soleil clair, se dressent nettement parmi cette masse compacte de rocaille tapissée de mousse violette, sur un fond de terre ocrée où se mélangent les fougères brûlées et jaunies et les fraîches fougères vertes. Des frênes et des genêts émergent heureusement de cette harmonie de couleurs, semblant regarder à leurs pieds la Creuse qui roule ses eaux magistrales où la Cedelle, vive et moqueuse, vient se jeter, en courant avec agitation entre les rochers noirs et veloutés de son lit étroit.

Et, sur la petite place, au seuil de l'hôtel, assis sur le petit banc, devant le grand mur blanchi à la chaux, des groupes de touristes content à voix haute et avec des gestes animés leurs impressions de la matinée, en se laissant aller à la familiarité naturelle qui règne parmi les hôtes d'une ville d'eau ou les compagnons fortuits d'une même excursion.

*
* *

Le soir, la lune haute éclairait de ses rayons blêmes les vieux donjons ruinés. Dans le ciel sombre et uni glissaient seuls quelques nuages légers dont les reflets blancs et furtifs flottaient sur les eaux éclairées.

Andès et Maurice étant descendus au bord de la route

s'assirent en un point dominant la vallée : les pans de murs, au loin, leur apparaissaient alors comme des ombres fantastiques découpées sur un fond bleu de nuit, pailleté d'argent. Les arbres, avec leurs feuilles dorées par la lune, murmuraient en laissant balancer leurs rameaux sous la brise, accompagnés du chant menu et vibrant des eaux.

Les deux amis ne se parlaient pas, effrayés, devant la grandeur des choses. Ils frissonnaient seulement parfois, émus de leur muet enthousiasme. Maurice fermait les yeux et les rouvrait pour jouir plus vivement de son admiration, cependant que le spectacle se transformait peu à peu et que dans un braisillement de lumière, sous un semis d'étoile, le manteau de la terre dénudée fit resplendir ses paillettes de mica.

G.-Z. Clouwez

(Un portrait.)

CELLE QUI PASSE

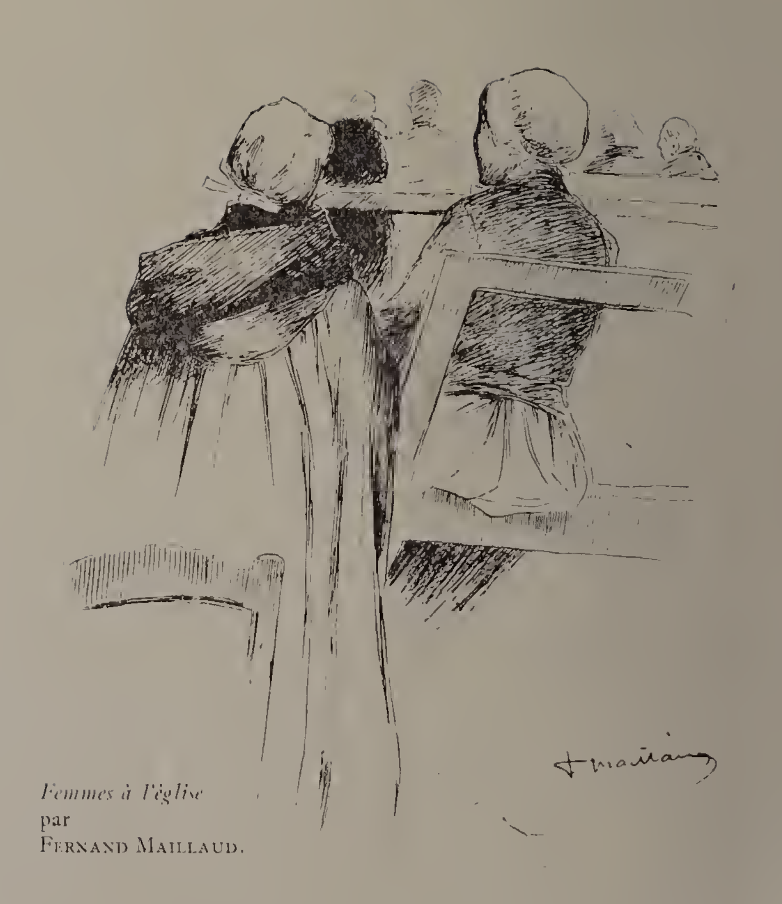
Regarde.
Elle incline son front bombé.
Vraiment tu la dirais en faute surprise
Mais sur sa bouche un caprice glisse,
Elle effeuille le songe d'un baiser.

Une amère odeur de fleur de cerise
Émeut l'air frileux de son parfum...
Elle va parmi le gai matin,
Et, comme lui, elle est légère et vive.

— *C'est le premier jour que sa robe s'échancre* —
Ses petits seins et ses pâles épaules,
Aux caresses du vent, frissonnent :
Elle se prend pour sa chair d'un furtif
Amour.
— *La moue de sa lèvre*
Précise la douceur de son menu profil.

A.-M. Gossez





Femmes à l'église
par
FERNAND MAILLAUD.

TABLETTES

NOTES SUR LE THÉATRE A PARIS

Les reprises et les méprises : *Sans-Gêne* et *Sylvie*. — Quelques nouveautés : *la Bourse ou la Vie*, *l'Article 330*, *la Cavalière*, *la Petite Paroisse*, *En fête*. — La critique et la bonne foi.

L'Exposition de 1900 a eu des conséquences de toutes sortes. Des gens se sont ruinés, d'autres sont devenus fous. Les effets de la grande foire sur les théâtres parisiens sont dignes de remarque : depuis la fermeture des guichets du Champ de Mars, la plupart des salles du boulevard ne désemplissent pas. Deux seulement ont fait faillite.

Notez que le fait ne se rattache en rien à la qualité des ouvrages représentés. Des reprises destinées aux exotiques attirèrent les parisiens jusqu'à la fin de décembre. Telle *Madame Sans-Gêne*, inusable, les *Demi-Vierges* et les *Deux Gosses*. La Comédie Française, en exil, inaugura quatre salles sans trop d'insuccès ; la reprise de *Patrie* immine. L'Odéon après une incursion vers l'héroïsme revient au vaudeville ; entre temps, on joue *Phèdre* avec de la délicieuse musique de Massenet et quelques acteurs comiques. Le Vaudeville n'a pas encore donné d'œuvre extraordinaire ; *Sylvie* chercha en vain des amoureux et le *Bon Juge* fut mal jugé. Coquelin et Sarah sont partis avec armes et Rostand aux bagages pour les Amériques et les triomphes d'argent. Restent M. Georges Ohnet qui nous en donne de toutes les couleurs et M. Jacques Richepin qui, après nous avoir annoncé cavalièrement qu'il allait remporter un grand succès, nous donne l'agréable surprise d'en remporter un, en effet. Quelques spectateurs de la *Reine de Tyr* y étaient préparés. Malgré une fâcheuse interprétation, des courants d'air et des décors un peu simplets, la première avait été mieux qu'honorable ; ce poème d'amour ne

manquait pas de strophes fiévreuses... Des mois ont passé ; aujourd'hui M. Jacques Richepin a vingt ans ; son adresse s'est accrue et M. Rostand n'a qu'à se bien tenir. La *Cavalière*, par surcroît, a de beaux décors, d'excellents interprètes et la plus jolie salle de spectacle qui soit à Paris. Il faut encourager les poètes qui font jouer des drames en cinq actes avant leur majorité. L'orgueil de M. Richepin fils et celui de ses amis ne me gênent pas trop, parce qu'ils se légitiment par des œuvres vaillantes, saines, sincères. Les vers de la *Cavalière*, quand c'est Mlle Laparcerie qui les dit, ne sont pas mauvais et l'idée en est toujours généreuse et fière, sinon originale. Tout porte à espérer que ce jeune homme nous donnera de la joie très pure avant qu'il soit tard dans ce siècle tout neuf. Je confesse ma préférence pour la forte prose des Curel, des Donnay, des Hennique, des Jullien, des Hervieu, mais je ne nie pas la belle nécessité des petits neveux de Corneille et de Hugo. D'ailleurs, M. de Bornier vient justement de mourir, et c'est un noble emploi que laisse vacant l'auteur de la *Fille de Roland*.

Le Gymnase et le théâtre Antoine montrent, seuls, un vrai souci d'associer l'art et la vie aux bonnes recettes. Il a été parlé ici même de la *Poigne* de Jean Jullien, œuvre chaude et vraie ; la *Bourse ou la Vie* de Capus préfère amuser ; elle amuse par des moyens plus ou moins distingués, mais elle amuse ; au spectateur de faire ensuite chez lui le partage des rires et des sourires auxquels il fut si agréablement contraint. Quatre excellents artistes s'y distinguent, Mlles Rolly et Ritter, MM. Dubosc et Gémier, ce dernier impeccable metteur en scène.

(Me sera-t-il permis, sans encourir le blâme des gens pointilleux, de remercier ici les deux protagonistes de la pièce de M. Capus, Mlle Jeanne Rolly et M. Dubosc, ainsi que leur camarade Gouget, d'avoir si gracieusement accueilli et si joliment vécu ma petite comédie *Il suffit*, aux *five o'clock* du *Figaro* et du *Journal*. Je leur devais bien cette parenthèse.)

Antoine joue son répertoire. Le public s'y rend au petit bonheur. J'ignore s'il sait distinguer le bon grain de l'ivraie ; mais il paye le même prix pour l'un et pour l'autre. Le niveau des recettes est presque uniforme, et c'est le triomphe des places à bon marché. La question est secondaire pour la critique, elle est capitale pour le spectateur. Trois nouveautés seulement. Un drame fort noir de M. G. Trarieux, où le haut esprit de sacrifice du héros ne compense pas l'immoralité inconvenante des deux autres personnages ; une farce de M. Courteline *l'Article 330* où se trouvent heureusement mêlés le trottoir roulant de l'Exposition défunte et l'idée de justice. Dumény et Antoine y furent épiques.

On a enfin donné récemment la *Petite Paroisse*, le dernier ouvrage du grand romancier Alphonse Daudet, en collaboration avec M. Léon Hennique, le très pur écrivain d'*Un Caractère*, de *Minnie Brandon*, et au théâtre de *Monsieur le Duc d'Enghien*, de *Deux Patries* et de l'*Argent d'autrui*. On eût pu croire que ces deux noms si honorables imposeraient quelque respect à l'invraisemblable union d'esprits distingués, d'intelligences médiocres et de nullités connues qu'on appelle la critique parisienne. Il n'en fut pas ainsi : sauf trois ou quatre exceptions, ce fut un déchaînement de mauvaise foi et d'injustice. Sous prétexte que la pièce est tirée d'un roman, tous ces braves gens ont sorti les deux ou trois phrases clichées à l'usage de ce genre de travail. Puis ne trouvant pas le long de ce drame quelques oasis de gaudriole, ils ont naïvement exprimé leur déception. Toute cette meute inutile qu'on invite aux premières représentations est-elle absolument inconsciente de l'infamie ordinaire de ses aboiements? J'avais signalé le fait dans l'*Ermitage* à propos de l'*Affranchie* de M. Maurice Donnay. On ne saurait trop y insister. Par bonheur, la critique dramatique se meurt et bientôt on l'enterrera auprès de feu sa sœur la critique littéraire ; puis un jour viendra où le bon public, dégoûté, regimbera et demandera un journal honnête avec des critiques consciencieux. Ce n'est pas

nous qui verrons cette révolution, mais nous pouvons toujours y travailler.

La *Petite Paroisse* est une œuvre généreuse et poignante. Un homme veut pardonner à l'épouse infidèle et c'est tout le calvaire de ce pardon que nous montrent les quatre actes d'Alphonse Daudet et de M. Léon Hennique. Le troisième acte est tout de grande émotion : la jalousie et la grandeur d'âme y luttent ouvertement. Auprès de la souffrance de l'homme, se dresse peu à peu l'autre passion, celle de la femme qui s'est ressaisie et qui conquiert par un crime juste sa réhabilitation. Les interprètes ont fait à peu près leur devoir : Antoine, Grand, Bour et Mlle S. Munte. La foule se plaira où n'ont pas su se plaire M. Richard O'Monroy et M. Gorgibus, critiques assermentés, car la foule sait distinguer ce qui est grand, ce qui est fort, ce qui est honnête.

Dans *En Fête*, à l'Athénée. M. Auguste Germain a fait un effort qui n'a point été couronné de succès ; malgré l'appoint de vingt jolies femmes, malgré plusieurs petits coins de scènes délicieux, sa comédie trop morale n'a pas plu. Mais cette fois, les journaux ont défendu l'auteur à qui mieux mieux : honorable exception qui confirme ma règle et qui me dispense d'essayer à mon tour la justification de l'amusant dramaturge de *Famille*.

Le Palais-Royal n'est pas mal dirigé. Il va de bonnes pièces en bonne pièce, comme les Nouveautés. La littérature n'a rien à voir dans ces maisons, mais tout bon critique aura raison de conseiller de temps à autre une cure de rire au *Coup de fouet*, à *Moins cinq* ou à *M'amour*. Le Gavault et l'Hennequin sont d'excellents remèdes au mal présent et aux maux à venir.

*
* *

Pour pallier la rudesse de mon opinion sur la critique et la bonne foi contemporaines, laissez-moi essayer de définir ces vieilles choses, bâtardes qui galvaudent le nom de leurs ancêtres : la « bonne foi » d'aujourd'hui est une sorte de surprise, un commencement d'incon-

science, une maladie dont la contagion fit tant de ravages le soir de *Cyrano*. Aussi la « critique » est-elle devenue un *antisceptique* puissant qu'il est à la mode de porter sur soi, de même que les règlements de police exigent dans les couloirs de théâtre des tuyautages et des bouteilles à liquide extincteur. Ce n'est pas beau mais c'est très rassurant. La critique est une hygiène contre ce microbe : une œuvre d'art.

28 janvier 1901.

JACQUES DES GACHONS.

LES LIVRES

POÈTES :

A travers les revues : Jean Moréas. — *Poèmes*, par S. Raffalovich. — *L'accueil*, par Jean Vignaud. — Le monument d'Arthur Rimbaud.

Ils ont publié peu de livres depuis deux mois, mais ils travaillent et les revues sont gonflées de poèmes : nous sommes d'ailleurs à l'époque où les grands périodiques débordent et provoquent une inondation de petites revues, calmes ou tapageuses, dont l'été aride menace toujours de tarir les eaux trop basses. Citons : la *Revue Contemporaine* de Lille, le *Titan* de Béziers, l'*Essai littéraire*, *Messidor*, *Studenske Smery* de Prague, la *Revue Provinciale* de Toulouse, le *Penseur* de Paris, la *Pensée* de Belfort, la *Revue Franco-Italienne* de Naples, etc... Mentionnons aussi le changement de format de l'*Iride* de Spezia, l'excellente et jolie revue de G. Conrado, et la naissance prochaine d'une belle *Pallas* pleine de promesses que ne manqueront pas de tenir des poètes comme A. Patrickios, J. la Hire et E. Gaubert.

Parmi les poètes dont les revues ont publié le plus d'œuvres ces mois derniers, nous rencontrons avec bonheur Jean Moréas (la *Revue Hebdomadaire*, le *Mercure*, la *Revue Blanche* — décembre — la *Plume* — janvier). Je ne sais pas si l'on a jamais fait de plus beaux vers que les nouvelles *Stances* de Jean Moréas.

Voici toutefois un volume de vers : *Poèmes*, par Serge Raffalovich. La couverture de son livre (édition Vanier) fait tout de suite songer à Verlaine, et les vers eux-mêmes se prêtent assez bien à être lus sur le ton très doux et un peu précieux dont on aime à dire les *Poèmes Saturniens* ou les *Fêtes galantes*, certaines pages ont une force poétique très assurée et d'autres une grande délicatesse : on y aime surtout les jolis vers comme ceux-ci :

Parlons bas car la peine sommeille
Et nos voix la pourraient éveiller...

Je suis heureux lorsque je rencontre des poètes qui doivent beaucoup aimer Verlaine. Et si M. Raffalovich rappelle un peu le poète de la *Bonne Chanson*, M. Jean Vignaud, auteur de l'*Accueil* (Edit. Ollendorff), admire assurément beaucoup *Sagesse*.

L'inspiration de cet excellent livre, est la même que celle des plus beaux vers de Charles Guérin et de Francis Jammes, d'André Rivoire et de Fernand Gregh : tous ont un culte sincère pour la grandeur de la bonté. Je n'appelle pas bonté la vertu humble et touchante qui est heureusement assez commune chez les hommes simples, mais cette qualité qui tient moins de la pitié que de l'amour, et qui nous fait vivre heureux et bons, grâce à la contemplation de ce qu'il y a de grand et de beau dans l'humanité. Cette amitié universelle n'exclut pas la modeste pitié et sa douce petite part d'émotion, mais elle va plus loin et, cultivant les joies et se nourrissant d'admirations humaines, elle atteint souvent l'enthousiasme, cependant que l'homme qui en jouit, s'aperçoit qu'il est heureux, et se demande avec étonnement : sont-ce les choses qui sont bonnes ou ai-je moi-même la bonté ?

Ainsi qu'un beau présent reçois ma simple offrande ;
Laisse comme un petit enfant guider tes pas :
Voici ton lit, je l'ai parfumé de lavande
Dont la douce senteur est douce aux membres las.

A la Fontaine,
par
R. Fougeray du Coudray.



Ces vers de M. Vignaud disent assez bien l'impression que l'on ressent à la lecture de son livre lorsqu'on lui consacre, comme il le mérite, une bonne soirée de solitude, et qu'on le feuillette calmement, les pieds sur les chenêts.



ARTHUR RIMBAUD F. VALLOTTON

Le poète dont il me faut encore parler aujourd'hui, Arthur Rimbaud, à qui l'on veut ériger une statue à Charleville, n'a rien moins chanté que cette « douceur d'aimer » dont parlait son grand ami Verlaine. Mais, ni bon ni heureux, Arthur Rimbaud fut un grand poète Je ne puis exposer la valeur de son influence sur la poèsie d'aujourd'hui : son originalité fut, comme l'a dit Félix Fénéon, d'avoir écrit des choses « peut-être au-dessus de la littérature ». A coup sûr c'est en nous donnant un sonnet aussi admirablement baroque que celui *des Voyelles* et une œuvre aussi passionnément folle que le *Bateau ivre* qu'Arthur Rimbaud aura longtemps une renommée de vrai poète : mais est-ce par là qu'il est un précurseur ? En tous cas, il a mis une grande originalité et une grande puissance dans la douleur, le cynisme, la violence et la beauté qui emplissent le petit recueil de ses poèmes, et c'est là une raison suffisante pour le lire et l'admirer. J'aime les *Chercheuses de poux*, où l'on ressent avec l'enfant « sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer » les *Pauvres à l'église*, avec cette horde de vieilles mendiantes « une prière aux yeux et ne priant jamais », le *Dormeur du Val*, certains vers descriptifs des *Assis*..., et ce sont là, je l'avoue, des poèmes où Rimbaud est le moins poète, le moins génial, le moins « peut-être au-dessus de la littérature ».

Prosateurs :

Élisabeth de Bavière, par C. Christomanos (trad. Syveton). — *La saison à Baïa*, par Hugues Rebell. — *Les mimes d'Hérondas*, trad. de P. Quillard.

M. Gabriel Syveton a traduit les mémoires de Constantin Christomanos sur *Elisabeth de Bavière*, impératrice d'Autriche. Outre l'intérêt historique qu'on y peut trouver, et qui fit son succès en Autriche et en Allemagne, cet ouvrage a le mérite littéraire d'être simple et plein de naïveté, et je souhaite que ce soit là l'origine du succès qu'il ne laissera pas d'avoir en France. Bien que M. Maurice Barrès, dans sa préface, compare le héros à Julien Sorel, le jeune professeur de grec me paraît uniquement rempli de respect et d'admiration pour cette impératrice qu'il ne comprend jamais tout à fait, mais qui le fascine. Et c'est cette sympathie singulière et profonde qui me semble le point admirable de l'œuvre.

La sincérité de ses récits simples est particulièrement touchante : « Je me hâtai vers *Elle*, et à pas muets sur les nattes, tout le long du couloir, parmi des laquais et des caméristes qui chuchotaient, puis, après un coude, par un corridor plus large, qui traverse l'aile dite de l'impératrice Amélie..... il s'agit ici de marcher sans s'arrêter et sans hâte, en glissant sur le parquet plutôt qu'en le foulant, sans bulter aux saluts ni aux révérences... Tous ces gens retenaient leur souffle et leur âme, et n'étaient que frac et pointe des pieds. » Toutes ces pages pleines de douceur où l'impératrice écoute sa leçon tandis que ses femmes démêlent avec un respect sacré son immense chevelure, où le précepteur suit son élève dans les allées du parc « toujours deux pas derrière elle », où ils contemplent l'un près de l'autre le même balancement des vagues, toutes ces pages ont une simplicité singulièrement touchante. La solitude de ces deux amis au milieu des êtres et des choses atteint parfois même une grandeur presque tragique et en les suivant à travers l'averse, parmi les flaques d'eau dont brille le

sol, sous le vieil orme aux grands rameaux agités, on vient à songer tout à coup à l'abandon tragique du roi Lear au milieu de la tempête et de la nuit.

Les romans antiques redeviennent à la mode. Après le gros *Quo Vadis* de Sienkiewicz, Hugues Rebell publie un aimable conte romain, *La Saison à Baïa* qui aura peut-être moins de lecteurs, mais plus d'admirateurs véritables. En quelques traits il fait vivre à nos yeux, dans un décor de belle nature, toute la foule active des héros qui forment l'entourage d'un vieux patricien. Ils sont pleins d'ardeur dans la joie et les intrigues, dans l'infortune. Jamais peut-être Hugues Rebell n'a mis une vie plus intense dans un de ses romans : Cadicia, Statilia, Scevinus, Vatinius, Paulus, Quirinalis, Petronia, Epicharis, etc... tous sont bien là, comme de vrais hommes et de vraies femmes, et non pas pour représenter à nos yeux quelque tragédie compliquée, ni pour attendrir par leur histoire touchante ce que nous avons d'enfantin au fond de nous, ni pour discourir emphatiquement dans l'intérêt de notre conversion. Les amours des deux jeunes femmes, la figure humaine du vrai Paul de Tarse, l'éphèbe Quirinalis, l'enfant de Statilia, la bassesse et la grandeur d'âme de Scevinus, l'aimable habileté du conteur lui-même, tout nous intéresse ardemment, et, avec une vive émotion, nous suivons l'auteur qui nous fait passer, avec une humaine vérité, du doux spectacle des ébats dont une foule joyeuse fait clapoter l'eau d'un bassin, à la vue d'un mort horrible, entouré de ses esclaves mutilés, dont les mouches cherchent les plaies. Une courte préface d'une jolie ironie ouvre ce livre moins badin que beau. Remercions Hugues Rebell d'avoir découvert le précieux papyrus, et Borel, le parfait éditeur, d'en avoir confié l'illustration à A. Calbet, le peintre savant des nudités antiques.

Pierre Quillard a aussi trouvé un vieux manuscrit, les *Mimes d'Hérondas*, « en lettres onciales tracées un peu à la hâte, sur un papyrus de seconde qualité » et sa préface érudite a le charme d'une habile invention. Sans

doute, nous restons encore sans biographie d'Hérondas mais du moins nous en avons un aimable biographe. Ces *mimes* si longtemps inconnus, ont pourtant un très vif intérêt : nous trouvons dans *Les Amies*, ou dans *Le Maître d'Ecole*, par exemple, un certain nombre de détails antiques que nous connaissions mal dans Aristophane ou dans Lucien. Les *Dialogues* de ce dernier nous apparaissent eux-mêmes plus nettement sous leur vrai jour : l'exactitude historique c'est chez le naïf Hérondas et non dans le trop spirituel Lucien qu'il faut la chercher. Battaros, Kerdon, Philè, Kottalos, sont désormais de nouveaux types qui nous aident à comprendre un peu mieux la vie antique. Et il faut rendre grâce au poète Pierre Quillard d'avoir su, avec tant de soin, remettre ainsi en lumière « quelque chose de la sainte Hellas, dont toute parcelle est vénérable et divine ! »

Pierre de Querlon

P.-S. — Le portrait d'Arthur Rimbaud, que nous publions aujourd'hui, est la reproduction d'un dessin appartenant au *Chap-Book* (Stone et Kimball, Chicago).



Etampes. — Imp. LECESNE. *Le Gérant :* L.-DIDIER DES GACHONS.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef: PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris 16e.

Collaborateurs artistiques : PAUL BERTHON, P. BOCQUET, CH. CHARPIOT, ANDRÉ DES GACHONS, DETROY, H. GILLET, GRASSET, GIFFARD, R. FOUGERAY DU COUDRAY, CORONT, HENRI GENTIL, LÉONCE DE JONCIÈRE, GASTON LOUIS, F. LOUIS, LEVY-DHURMER, RENÉ LELONG, F. MAILLAUD, MADISON-DURAND, G. RICARD-CORDINGLEY, ARMAND RASSENFOSSE, ROCHEGROSSE, F. RUP, VICTOR TARDIEU, J.-W. SKETCHER, JEAN VEBER, P.-E. VIBERT, FÉLIX VALLOTON.

Collaborateurs littéraires : RENÉ D'AVRIL, RAYMOND BOUYER, P. BRIQUEL, RENÉ BOYLESVE, TH. BRAUN, CH. CHANVIN, R.-M. CLERFEYT, G.-Z. CLOUWEZ, H.-D. DAVRAY, G. DOCQUOIS, ED. DUCOTÉ, LOUIS FABULET, M. DE FARAMOND, PAUL FORT, JACQUES DES GACHONS, E. GAUBERT, H. GHÉON, ANDRÉ GIDE, RÉMY DE GOURMONT, CHARLES GUÉRIN, ALPHONSE GERMAIN, LÉON HENNIQUE, NICOLETTE HENNIQUE, E. HUBERT, FRANCIS JAMMES, HUGUES LAPAIRE, LÉO LARGUIER, ROGER LE BRUN, PIERRE LOUYS, J. MARION, LOUIS MERCIER, M. MONMARCHÉ, JEAN MORÉAS, MAURICE ROLLINAT, LUCIEN LEMAIRE, STUART MERRILL, A. ORLIAC, LOUIS PAYEN, CH.-LOUIS PHILIPPE, EDMOND PILON, HUGUES REBELL, HENRI DE REGNIER, JULES RENARD, LIONEL DES RIEUX, W. RITTER, JEAN ROSELLE, ANTOINE SABATIER, ED. SANSOT-ORLAND, FRÉDÉRIC SAISSET, ÉMILE VERHÆREN, YVONNE VERNON, ETC...

Prix : 1 fr. ◦ 2e Année ◦ Nos 15-16, Mars-Avril 1901

L'HEMICYCLE



II

Revue Littéraire Illustrée

Ce Fascicule est consacré à des œuvres inédites d'Inspiration Antique

MCMI

Ont collaboré a ce Numéro :

Jean Moréas
Henri de Regnier
Edouard Ducoté
André Fontainas
Joachim Gasquet
E. Sansot-Orland
Louis Payen
René d'Avril
N. Hennique
F. Gaeta
Catapano
R. Le Brun
Etc.

Avant-Propos de
Pierre de Querlon

Ont illustré ce Numéro :

Fernand Maillaud
André des Gachons
R. Fougeray du Coudray
P.-E. Vibert
Etc.

Chroniques de
Jacques des Gachons
Pierre de Querlon

L.-DIDIER DES GACHONS
Éditeur
ÉTAMPES (S.-ET-O.)

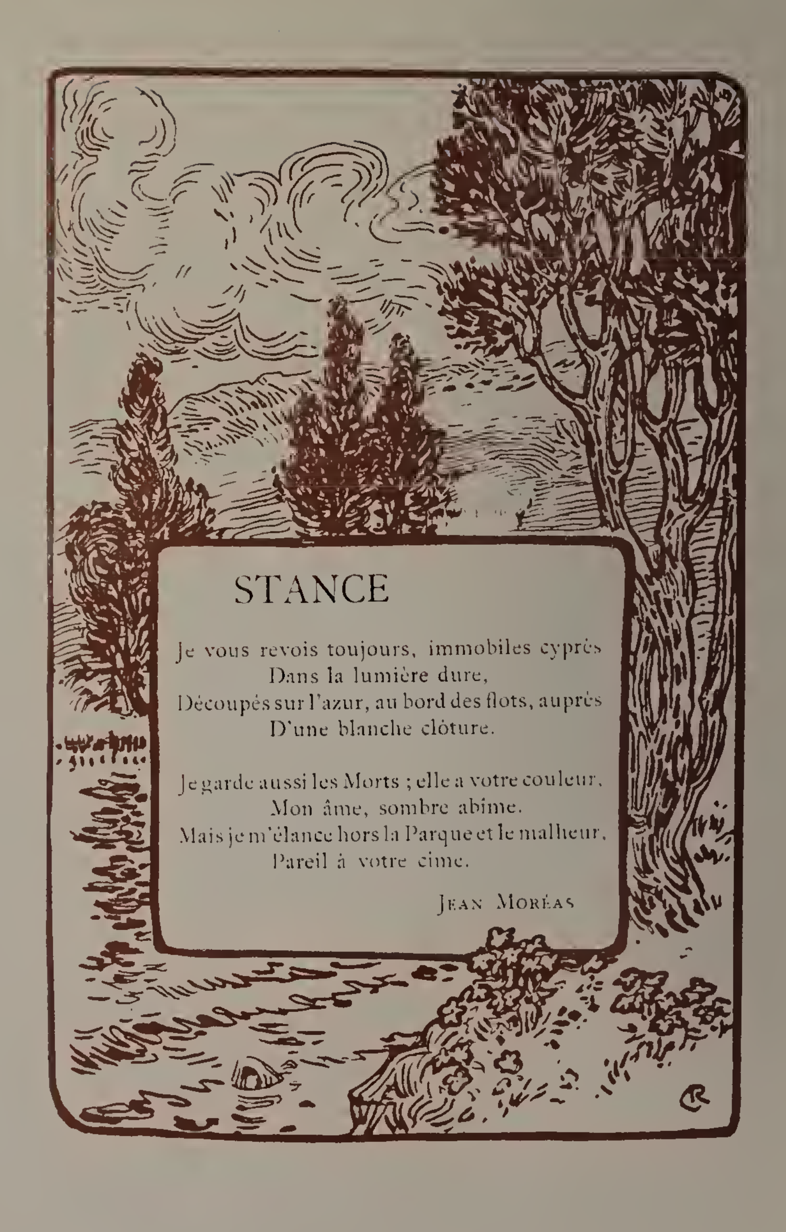
Ce Fascicule est consacré à des Œuvres inédites d'inspiration greco-latine.

SOMMAIRE :

ILLUSTRATIONS ET ORNEMENTS DE F. MAILLAUD, PIERRE-EUGÈNE VIBERT, FOUGERAY DU COUDRAY, A. BURET.

***L'HÉMICYCLE** ne reçoit que des textes et des dessins inédits. **Rédaction**, 3, villa Michon (rue **Boissière**) Paris XVI[e]. — Le Mardi matin.*

Frontispice,
par R. FOUGERAY DU COUDRAY.
Poème,
de JEAN MORÉAS.



STANCE

Je vous revois toujours, immobiles cyprès
Dans la lumière dure,
Découpés sur l'azur, au bord des flots, auprès
D'une blanche clôture.

Je garde aussi les Morts ; elle a votre couleur,
Mon âme, sombre abîme.
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur,
Pareil à votre cime.

JEAN MORÉAS

AVANT-PROPOS

PRISCUS A TULLIUS MINOR

Tu crois que tu es un homme, ô Tullius, parce que tu as quitté la robe d'enfant et que sur la petite tribune aux harangues tu fais toutes les semaines un grand discours de rhétorique. Et maintenant, tu méprises amèrement les humbles contemporains qui s'occupent encore de leur Foyer et qui vénèrent les dieux de la Joie.

Ne crois pas nous humilier en répétant à tes amis que nous croyons encore à la légende d'Hercule et à la puissance du dieu Pan. Nous pensons que la fable des dieux humains est la plus belle histoire du monde, que l'art des anciens grecs est le plus pur et le plus beau, et avant de nous faire cesser nos chants il faudra nous convaincre de la laideur de Vénus et de l'inutilité des étoiles.

Ne nous accuse pas d'user lâchement notre vie à une besogne futile et vaine ; car nos chants ne sont pas seulement des guirlandes de mots, et l'amour qui les inspire n'est pas médiocre.

Va, sur le Forum, crier avec des termes nouveaux la foi que tu viens d'inventer : ton audace est humaine, et je te loue. Mais, à ton tour, ne nous méprise pas : car nous avons autant de volonté que toi, autant de passion que toi, et, le soir, sous la petite lampe d'argile qui se balance au-dessus de nos tablettes, nous dépensons beaucoup d'ardeur à composer des poèmes. Et c'est pourquoi nous ne croyons pas avoir mésusé de la vie ni méconnu sa beauté, lorsque mes amis et moi, avec quelques-uns de nos aînés, nous venons nous asseoir ensemble sur l'antique banc de pierre pour les réciter et les faire connaître aux autres hommes.

PIERRE DE QUERLON

LE SILENCE

Le silence est peut-être une voix qui s'est tue
Comme le Dieu se tait debout en sa statue,
Et par elle n'a plus de vivant aujourd'hui
Que son ombre, au soleil, qui tourne autour de lui.
Le silence est peut-être une voix qui sait tout
Comme un Dieu taciturne en son marbre debout,
Dont le geste éternel fait signe qu'on écoute
Ce que dira son ombre aux passants de la route,
Qui regardent en bas et le genou plié,
L'ordre silencieux du Dieu pétrifié.

HENRI DE REGNIER





ENCORE...

Encore ? me demandes-tu, ô Aphrodite, fille du sel, encore toi, prosélyte et dévot ? — Oui, me voici, je suis tien.

Tu m'as envoyé une frêle jeune fille, aux yeux couleur de mer, ouvrière de l'aiguille, pourvue d'attraits,

Qui aime les roses pâles et est experte à chanter et à faire résonner le cistre de mon cœur.

J'aime à prêter mon front à la caresse de ses fraîches mains, de ses mains que fuient les rêves impurs et les honteux Lémures.

De grâce, passant, qui que tu sois, si je viens à sombrer, ne me trouble point à l'heure de l'oubli !

Si une grêle impitoyable vient à ruiner mon petit champ, diffères-en la funeste nouvelle,

Près de mon cœur tranquille, passe, je t'en prie, sur la pointe des pieds, l'index sur les lèvres, prudent, réservé, pieux.

FRANCESCO GAETA

(Traduit de l'italien par CÉLINE SANSOT.)


ODELETTE-PAÏENNE

ODELETTES PAÏENNES

I

Puisqu'il ne doit rester de nous
qu'une urne avec un peu de cendre,
viens, Fausta, réjouissons-nous,
tandis qu'il en est encore temps.

Les Dieux n'ont pas le front maussade ;
les imiter, c'est les servir.
Abandonnons l'art de gémir
au peuple lâche des esclaves.

Nous ne demandons à la vie
que les biens dont elle dispose.
À quoi bon laisser se flétrir les roses
que la main tendue peut saisir ?

Ta jeune bouche mûrissante
attend un baiser qui la cueille,
et ta douce gorge onduleuse
marque le rhythme de l'attente.

N'offensons pas Amour en tardant davantage
à dépenser pour lui le meilleur de notre âge.
Avec des traits jumeaux il nous a désignés
pour des voluptés partagées.

Viens, Fausta, l'heure déjà glisse
dans les ténèbres du passé ;
et, cependant que je t'invite
d'un style trop lent à mordre la cire,
l'envieuse Parque dévide
un fil jamais renouvelé.

II

On prétend que les Dieux sont morts,
les Dieux trop frères des hommes
pour n'en point éprouver le sort.

On prétend que les temples vides
n'abritent que les hirondelles,
et que les prêtres impies
bafouent leurs propres autels.

Ne crois pas à ces mensonges.
Les Dieux sont toujours vivants
puisqu'ils animent mes songes,
puisqu'ils parlent par mes chants.

Le seul prêtre est le poète
à la gratuite ferveur,
et le seul temple s'élève
dans le profond de son cœur.

Sans doute suis-je périssable,
mais un autre de ma race
recueillant mon héritage
prolongera le destin
de tout le peuple divin.

Les Dieux sont trop nos semblables
pour succomber avant nous.
Et si la foule ennemie
les renie et les repousse
du pied comme des cadavres,
c'est qu'elle se devine indigne
de leur être comparables
à la clarté de la vie.

EDOUARD DUCOTÉ

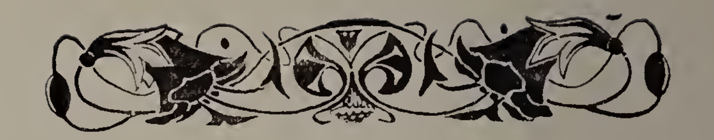
Avril,
par
André des Gachons.



AVRIL

Parmi les roseaux des rives chanteuses
Le clair Avril scintille sur le fleuve,
Et la barque frêle éparpille les gemmes
D'eau lucide en fuite où les poursuit la proue.
Le clair Avril palpite, et sa candeur parsème
L'heure matinale de lys et d'hélianthèmes
Plus diaphanes que la fraîcheur de ses joues.
Et Toi qui doucement dans ta barque te joues
Des désirs qui t'implorent sur le rivage,
Te voici, rieuse, comme Avril qui se dresse au fleuve,
Disperser, plus léger que des pétales, un plumage
Peut-être, cendre à peine dont les eaux s'émeuvent,
Des oiseaux tendres qui chantent dans ta voix.
Ta voix ! tous les parfums se pâment
De frissonner radieux au rire de tes lèvres,
Aux palpitations de la joie
Qui éclatent dans tes yeux sans fièvre,
Et de s'unir parmi la flamme
Soyeuse de ta chevelure puérile,
Tous les parfums chatoient dans l'air en gemmes,
Et c'est toi qui brilles, tu es toi-même
L'adolescent frêle et splendide, le clair Avril !...
Les matins juvéniles sont révolus ;
Près des roseaux des rives chanteuses
Ta joie en mon avril ne sourit plus,
J'écoute s'éloigner la barque sur le fleuve.

André Fontainas



LES RIVALES

Chacune, à son métier, indéfiniment brode,
Arachnée et Minerve. Et l'histoire des Dieux,
Qu'elles brodent, se lit comme on lirait une ode :

Chaque point, chaque ligne est comme un mot soyeux.
La Déesse, pourtant, qu'une rage corrode,
Se consume de voir la mortelle aux beaux yeux

La surpasser. Alors, furieuse, indignée,
Sur les entrelacs clairs, sur les mailles, les jours,
Elle te change en lourde et pelue araignée,

Vierge de Colophon qui travaillait toujours.

Nicolette Hennique

(Palladiennes)

CASSIOPÉE

FRAGMENT

C'est sous ton signe d'or, Cassiopée heureuse,
Jadis vierge, changée en étoile, qu'un soir
Je me suis éloigné sur la mer ténébreuse,
Près de moi Prométhée était venu s'asseoir.

Sur son corps qui brillait de blessures sans nombre
Les clartés de la nuit, dans ce soir immortel,
Descendirent longtemps comme sur un autel,
Mais lui ne sentait pas saigner son front dans l'ombre.

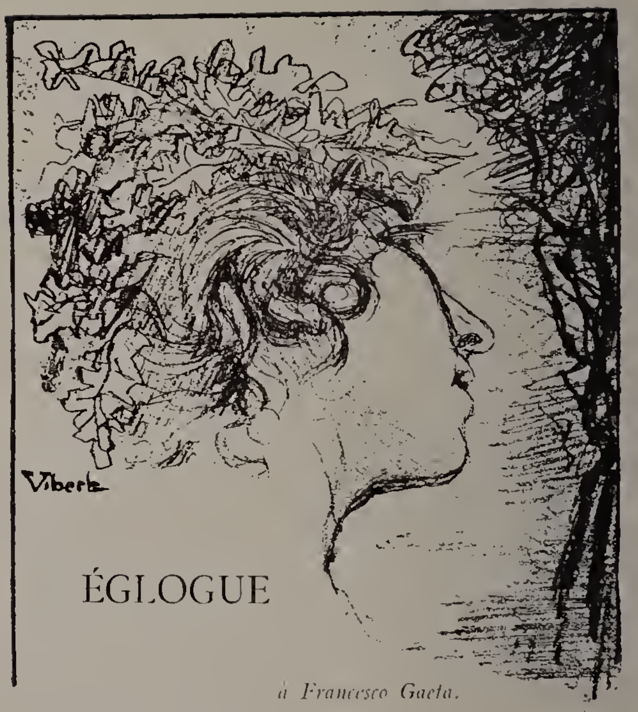
Moi, qu'occupaient jadis les raisins et le miel,
En voyant son grand corps desséché sur les cimes
J'avais compris soudain l'horreur de tous les crimes
Et je m'étais dressé puissant contre le ciel.

Ayant dès lors conçu ma haute destinée
J'ai construit de mes mains le vaisseau de bois noir
Et quittant ce pays pour ne plus le revoir
Je retourne à la terre où ma famille est née.

Une vierge m'attend peut-être... La mer dort,
Une île, vers le sud, quand nous passons s'allume,
Un cyclope travaille encore, et son enclume
Fait jaillir dans la nuit des étincelles d'or.

Et tu sembles alors, Cassiopée heureuse,
Vouloir descendre au cœur de Prométhée amer,
Ton signe éclate au fond de la nuit ténébreuse,
L'antique vierge est là, ses pieds touchent la mer.

JOACHIM GASQUET



ÉGLOGUE

à Francesco Gaeta.

C'était le plein été,
et, tandis qu'Hélios, de ses ardents rayons,
dans les prés altérés jaunissait le gazon,
sous un large pin, je m'étais couché,
au sommet d'un rocher,
où la clémente haleine des brises marines
venait me caresser.
Tout à coup, d'une grotte voisine
au-dessous de moi creusée,
jusqu'à mes oreilles volèrent
deux voix fraîches et légères.
J'écoutai, et, sans être vu,

presqu'aussitôt je reconnus
la voix de mon cher Ariste
et celle d'un berger que tu as bien connu,
le blond Lycôpas aux yeux tristes
qu'un maître avare et sans pitié,
pour une brebis perdue,
de sa bergerie a chassé ;
aussi le pauvre berger
n'a plus à cette heure,
pour toute demeure,
que les antres des rochers.
Ariste lui disait d'une voix caressante :
— « Par un chagrin profond tu parais abattu,
Pourquoi, blond Lycôpas ainsi t'attristes-tu ?
Aphrodite à tes vœux n'est-elle point clémente ?
Ce matin, je t'ai vu, dans la sente déserte
qui conduit de la mer vers cette grotte verte,
et tu avais les yeux tout humides de pleurs.
Dis-moi, ô berger, par quelle douleur
ton âme si douce fut-elle meurtrie ?
Depuis quand ne t'a point souri
la bonne déesse
amie de la jeunesse ? »
— « Depuis trop longtemps, hélas !
elle m'a délaissé, répondit Lycôpas.
Autrefois, jamais elle ne semblait lasse
de me dispenser ses faveurs et ses grâces.
J'avais un maître fier de ses troupeaux nombreux ;
mes brebis étaient joyeuses et grasses ;
j'avais un bon gîte, avec un lit moelleux,
où me visitaient des songes heureux,

car j'avais aussi une bien-aimée
dont l'amour faisait ma vie embaumée
comme un jardin rempli de roses.
Puis, soudain, mon sort a changé,
et, de toutes ces choses,
il ne m'est rien resté. »
— « Malheureux berger, répondit Ariste,
je comprends combien ta destinée est triste,
mais on m'a dit qu'avec une flûte à sept trous,
dont tu savais tirer des sons charmants et doux,
en cet antre solitaire
qui te sert de maison,
tu berçais parfois ta douleur amère,
avec des chansons.
Moi-même, grâce aux savantes leçons
d'un maître, qu'en ces lieux tous les bergers honorent,
j'appris l'art de mêler, avec des mots sonores,
les accents variés et purs d'une syrinx. »
— Je connais ton maître et son savoir divin,
reprit Lycòpas, et de lui tu es digne,
car parfois je t'ai surpris
tandis que tu répétais
les beaux airs qu'il t'avait appris.
Mais puisque tu es venu troubler ma solitude,
pour adoucir ma peine et mon inquiétude,
alternant nos voix et nos instruments,
nous allons, si tu veux, essayer quelques chants. »
Et alors, de leurs voix charmantes et légères,
les deux adolescents, tour à tour, chantèrent.

E. Sansot-Orland

(Pausilippe, Janvier 1901.)



SOIR D'AUTOMNE

Le soir tombe, triste, sur le jardin d'automne
Et le parc, que le froid précoce a dépouillés ;
Dans les corbeilles, nulle fleur ; aux marronniers
Des terrasses pend un feuillage maigre et jaune.

Le soir tombe... La brume envahit les massifs
Qu'à leur ombre plus dense à peine l'on devine ;
Elle descend sur les pelouses d'herbe fine
Que jonchent des débris de vieux marbres pensifs :

Elle voile le lac où s'inclinent les saules
En extase d'avoir jadis vu les épaules
Et les hanches des Nymphes luire sur les eaux.

Le lac où seule maintenant, près de la ligne
Flottante de vapeurs qui longe les roseaux,
S'attarde la blancheur immobile d'un cygne.

JULES MOUQUET

PERSÉE

FRAGMENT

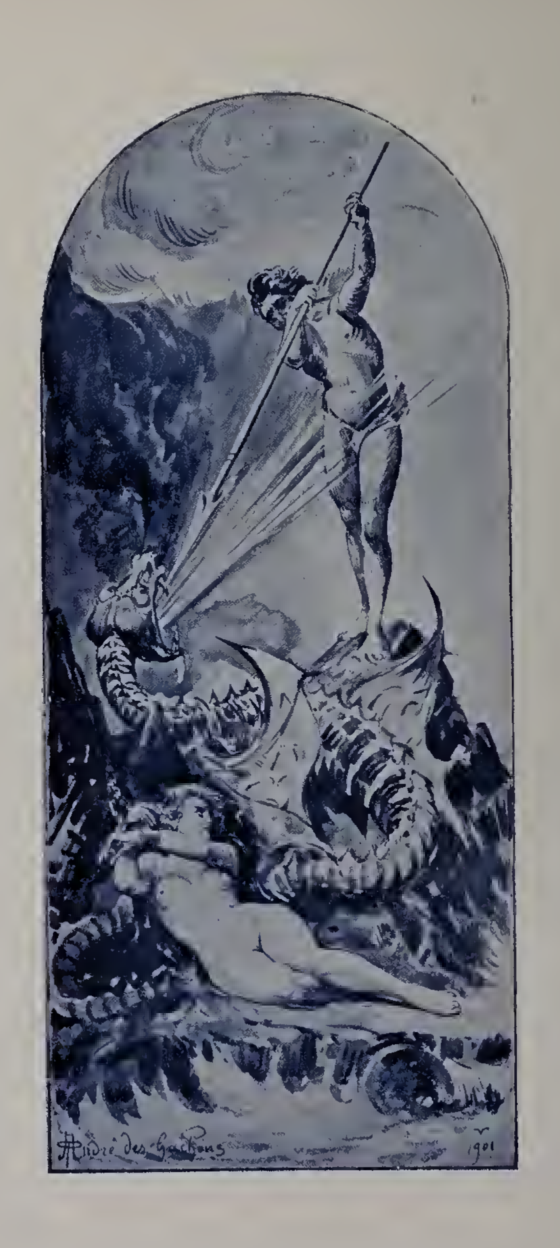
Evohé ! le soleil a vaincu la nuit sombre,
et je suis maintenant pour jamais délié.
L'univers infini se déroule à mes pieds,
mon cœur enorgueilli savoure sa puissance.
Une goutte de sang rougit la mer immense...
Face pâle, qui pends au poitrail du cheval
dont les bonds lumineux gravissent l'idéal,
tu peux souiller encor de tes larmes la terre :
mais seuls se pencheront sur ta détresse amère
les esclaves honteux et les héros impurs.

Cheval, bondis plus haut encore vers l'azur ;
je veux l'étreindre enfin de mes mains délivrées,
et je verrai fleurir aux rives ignorées
les fleurs que nourrissait mon cœur silencieux.

Une île aux rochers blancs dort là-bas sous les cieux.
O murmure oublié sur les lèvres des sources !
Un fatidique émoi fait s'incliner ma course.
Mon destin m'attend-il ? et le rire des eaux,
qui frissonne avec tendresse dans les roseaux,
éternisera-t-il pour moi sa chanson douce ?

Une vierge repose au loin parmi les mousses :
une haleine d'amour fait palpiter ses seins,
ses yeux se sont fermés au jour, mais ses deux mains
élèvent lentement vers moi parmi l'air calme
des lys religieux les odorantes palmes.

Persée et Andromède,
par
ANDRÉ DES GACHONS.


André des Gachons
1901

Une nuit de douceur meurt en ses cheveux noirs,
ses lèvres ont l'éclat rouge de mes espoirs,
et lorsque mon baiser déclora ses paupières,
je verrai dans ses yeux renaître la lumière.

LOUIS PAYEN

*
* *

PRIÈRE

O mon amour, je veux que tu sois toujours belle,
Et que tes grands yeux bruns ombragés de longs cils
Mirent toujours les miens dans leur eau fraternelle.

Je veux riants de fleurs tes jardins puérils,
Et que des fanaisons douloureuses de rêves
Ne t'attestent jamais la fuite des avrils.

Je veux que le bonheur fasse tes heures brèves,
Et, qu'ayant vu dans l'or joyeux poindre le jour,
Ce soit parmi la joie encor que tu l'achèves.

Je veux tes frêles doigts sacrés de l'anneau lourd,
Et ta bouche, où j'ai bu les délices suprêmes,
Toujours harmonieuse... Et je veux, mon amour,

Je te *demande* enfin, et surtout, que tu m'aimes...

EDMOND BLANGUERNON

CHANT NUPTIAL



LES JEUNES HOMMES. — La nuit calme est venue emplissant d'ombre propice les chemins parfumés ; au ciel serein scintillent les étoiles discrètes. Amis, allumons les flambeaux. Voici l'heure de conduire, sur un chariot léger, la blanche épouse à son nouveau foyer ; car son père l'a confiée, après un sacrifice à ses dieux tutélaires, au riche et jeune époux : hymen, ô hyménée !

LES JEUNES FILLES. — Elle ne tressera plus, notre douce compagne, le laurier parfumé et l'olivier d'argent. Naguère encore, parmi nos lentes théories, elle portait, au temple de Diane, les corbeilles fleuries. Mais, voici qu'un jeune homme, aux bruns cheveux, a fait battre son cœur et s'empourprer ses joues : hymen, ô hyménée !

LES JEUNES HOMMES. — Quand l'époux impatient et radieux dénouera ta ceinture, ô charmante vierge pudiquement craintive, tes seins palpiteront ainsi que deux colombes. Mais, toi, cher compagnon de

nos jeux athlétiques, sàche goûter bientôt, auprès d'une épouse fidèle, le miel savoureux de sa chaude tendresse : hymen, ô hyménée !

LES JEUNES FILLES. — Nous voici parvenues au seuil enguirlandé de la demeure nuptiale. Afin, qu'au foyer paternel, l'épouse ne revienne, ils vont brûler l'essieu du char, les jeunes hommes ! Pendant qu'il en est temps encore, amies, retenons-là… hymen, ô hyménée !

LES JEUNES HOMMES. — Laissez, ô jeunes filles, il ne faut pas effrayer, par vos cris et vos pleurs, les corneilles posées sur les arbres prochains : c'est un heureux présage de longs jours fortunés. Répandez l'eau lustrale, tandis que nous, les jeunes hommes, nous ferons retentir la demeure de nos accents joyeux : hymen, ô hyménée !

LES JEUNES FILLES. — Pour que la chaste déesse, aux flèches acérées, accorde son aveu à l'amoureuse union, nous fîmes, hier encore, sur son autel, l'holocauste de nos tresses ardentes. A présent, pénétrons dans la salle du festin : là, au rythme des cordes harmonieuses, nous mêlerons nos voix claires à celles des jeunes hommes, pour chanter la nouvelle victoire du fils d'Apollon, dont le front candide est ceint de marjolaines et de roses : ô hyménée, hymen, hymen, ô hyménée ! !

ROGER LE BRUN

(Extrait de Ximenès l'Athénien
roman lyrique à paraître.)

PIPEAUX

Cet appel de pipeaux, pareil au bruit des saules
modulé par le vent, cet appel des pipeaux,
frêle chanson plus frêle au souffle des roseaux,
quel pâtre l'a jeté par dessus son épaule ?

Caresse affectueuse et tendre des pleurs vains,
sourire endolori d'êtres blessés de vivre,
amertume et douceur, miel sauvage, âpre vin
dont l'alcool vigoureux, cependant, nous enivre :

O cours de feuille en feuille, appel des clairs pipeaux,
bondis ingénûment, vole de hêtre en hêtre ;
la fraîcheur de ton corps jamais ne fit paraître
un accord qui se cambre en navrants oripeaux.

O cours et puis expire avec le vent de brise ;
viens t'abattre à mes pieds comme un oiseau blessé
ou tombe sur l'étang qui te veut caresser,
qui s'inquiète d'azur, qui se ride et s'irise.

Chloé, nymphe du bois dont les seins me sont chers,
ce poème oublieux des émois de la chair
c'est ton âme aussi triste et pâle qu'un automne
errant au ras des eaux vers les nénuphars jaunes.

RENE D'AVRIL



IDYLLE

Vois, dans l'air, le feuillage immobile s'endort
Et le divin soleil que les cigales chantent
Tisse, à travers le bois de lentisque et d'acanthe,
Un manteau de lumière et d'ombre pour ton corps :

Ecoute : une syrinx au loin murmure encor,
Et les Heures foulant, belles, souples et lentes,
La chélidoine bleue et la verte adiante,
Les Heures vont danser avec leurs grelots d'or.

Un mystère d'amour agite l'eau des sources,
O Chrysis, et ta couche est odorante et douce
De pouliots fleuris et de persil frisé :

Prends ce gâteau de miel transparent et fragile,
Trempe ta lèvre au lait de ma coupe d'argile,
Puis donne-moi ta jeune âme dans un baiser.

Léon Bocquet



LE VIEIL HOMÈRE.
Dessin de FERNAND MAILLAUD.

A UNE COMÉDIENNE

Comme les vierges qui se pendent dans les Temples
Pour avoir profané le miroir d'Astarté,
J'ai rêvé de mourir, ivre de ta beauté,
Dans la tiédeur des soirs alanguis de septembre !

Et je veux qu'on apporte aux lueurs des flambeaux
A tes regards nonchalants mon cadavre nu
Afin que regrettant de l'avoir méconnu
Tu donnes à mon corps ta couche pour tombeau.

Comédienne venue d'une grève lointaine,
Fille à qui des marins, perdus dans les orages,
Enseignèrent l'amour, un soir, sur le rivage,
Devant l'éphèbe pur nourri du ciel d'Athènes,

Tu sentiras ton sein se gonfler d'amertume,
La douceur de ta chair s'émouvoir et ton sang
Brûler à des regrets que l'Eros tout-puissant
Jette à ceux dont la vie mourante se consume

Parmi la froide horreur de la virginité !
Et tu seras maudite entre toutes, ô femme,
Dont la bouche gardait l'odeur des jusquiames
Pour ne m'avoir donné la seule volupté

Qui vaille qu'on supporte encor la vie cruelle,
Tandis qu'ayant souffert, je dormirai là-bas
De l'éternel repos que verse le trépas
Dans l'Aïdès ténébreux, parmi les asphodèles.

ERNEST GAUBERT

SONNET ITALIQUE

Ici, près du rivage campanien que battent les flots sonores, ici même, une statue d'or disait ton renom immense, ô Pallas Athénée, patronne du saint travail, ô toi qui ceins de l'olivier d'argent tes tempes étoilées!

En en retirant d'innombrables éloges, les Cuméens la dressèrent afin que les côtes qui en étaient ornées fussent plus riantes de ce noble trésor, et que, passant par là, dévotement, les Hellènes, arrêtant leurs trirèmes, aussitôt formassent un chœur.

Maintenant, ô Athénée! les faucons ne se posent plus sur ta chevelure éclatante, ils élèvent leurs noires envolées sur ces côtes fatales; mais si ton charme s'est évanoui, la Nature, en ces lieux, reste florissante.

De même, femme que j'aimai, si de toi mon cœur est privé, je ne pleure ni ne me désespère, et je ne baise point l'oreiller que tu as trahi: je reste celui que je fus, l'éphèbe du chant de fête.

ALFREDO CATAPANO

(Traduit de l'italien par ROGER LE BRUN.)



LE TEMPLE DE PAPHOS

Je suis beau, je suis grand, et mon fronton sculpté
Rayonne dans le monde, et ma divinité
Depuis l'Inde embrasée où le soleil se lève
Jusqu'aux lointains pays où vient battre la grève
        L'Okeanos, père des eaux,
Est maîtresse de l'homme et domine la femme
        Aux longs cheveux ceints de bandeaux !

Venez, venez à moi, de toute part la rame
A l'île de Paphos, île d'Aphrodité
Amène l'homme au cœur par Eros excité.

Je suis de marbre blanc, et les blanches colombes
Nichent dans mes parvis, comme habitent les tombes
 Les corbeaux au sinistre essor
Pourquoi ne pas vous joindre aux chœurs du sanctuaire
 Eblouissant d'argent et d'or ?

Je suis l'inspirateur divin du statuaire
Qui sculpte la beauté sous le ciseau troublant
Et je suis, ville immense où l'on entre en chantant
Le refuge sacré de mille courtisanes
Attendant, pour livrer leur sein sous les platanes
 L'obole du premier passant :
Le désir, tel le vent agite le feuillage
 Fait vibrer leur corps frémissant !

Mon immortalité voit un ciel sans orage
Je ne suis qu'effleuré par les zéphyrs marins
Qui mêlent dans Paphos au son des tambourins
Le murmure du sistre et la plainte des flûtes
Tandis que dans mes flancs s'élèvent par volutes
 Encens et myrrhe d'Orient.
Venez, l'homme est si faible, et sa vie est si brève
 Le ciel de Paphos si riant !
La mort est dans mon île un songe qui s'achève...

René L'Esprit



A LA BEAUTÉ

Remous de vagues d'or, ses cheveux sont mouvants.
Ses yeux sont deux joyaux dans l'ivoire enchâssés.
Son nez, comme un camée, a des profils savants.
Et ses lèvres carmin déteignent en baisers.
L'aile de ses longs cils a des envols fervents.
Et son regard séduit les poètes lassés ;
Perfidement sa main les caresse vivants,
Son âme les reçoit quand ils sont trépassés.
La joie ou les chagrins ne l'altèrent jamais.
Enigme trop longtemps pour bien des malheureux,
Par l'insulte ceux-ci se vengent désormais.
Et lorsque ses amants l'embrassent, trop fiévreux.
L'étreinte les meurtrit dans leur sérénité :
C'est une femme, hélas ! qu'on appelle « Beauté ».

FLORIAN PARMENTIER

L'AMPHORE

Tout le jour, j'avais entendu l'orage battre les toits, et par ma fenêtre je voyais encore couler les ruisseaux boueux de la rue, quand, poussant la porte de mon voisin, Lucilia apparut sur le seuil.

Immobile, les jambes serrées, retenant des mains les plis de sa robe sur ses hanches, elle ressemblait à une amphore de marbre blanc : ses bras formaient deux anses arrondies ; sa chevelure brillait comme un rameau de lierre, et sous le voile raidi, ses seins semblaient deux coupes suspendues à son col fluet.

Elle se décida à partir, s'enroula frileusement dans son manteau clair et traversa en sautillant la voie Claudienne.

Pierre de Querlon



TABLETTES

NOTES SUR LE THÉATRE A PARIS

Au-dessus des forces humaines. — Le Domaine. — Les Remplaçantes. — Pour être aimée. — Les Amants de Sazy. — Les Travaux d'Hercule. — Le Liseron. — La Pente douce.

Quatre drames sociaux et cinq comédies plus ou moins fantaisistes sur le thème de l'amour, — le mois nous fait la partie belle.

Bjornstjerne Bjornson est venu de Scandinavie pour assister aux représentations parisiennes de sa bilogie : *Au-dessus des forces humaines*. Il a dû repartir avec une agréable déception. Il nous compte en effet, nous autres Français, comme les Chinois de l'Europe ; il y a, paraît-il, une muraille d'incompréhension autour de notre pays : on ne peut nous comprendre et, juste retour, nous ne comprenons personne au-delà de ce mur. Et voici que les deux parties du thème norwégien ont été accueillies avec un poignant enthousiasme. C'était du reste la seconde épreuve. L'Œuvre de Lugné Poé nous avait déjà convié à l'audition de ces grands drames humains; mais ils sont de ceux qu'il convient de revoir et de méditer à plusieurs reprises. Les interprètes et les spectateurs, à l'unisson, pénètrent mieux le sens général, vivent davantage le détail des causes et des événements. Et ce n'est pas une petite affaire, à vrai dire, de saisir entièrement cette œuvre touffue, inégale, décevante et superbe. Ni les hommes, ni les drames ne peuvent plus crier une croyance claire et fière comme aux époques héroïques. Nous sommes au temps des petitesses tracassières. Il n'y a plus devant nous cette belle route lumineuse et droite qui menait à Dieu, à la beauté, à la bonté; il y a toutes sortes de sentiers clair-obscurs, enchevêtrés et indécis : on s'y précipite, on y piétine, on s'y égare, on s'y exaspère et l'on n'ose plus en sortir. Les hommes et les drames ne peuvent plus se dresser et affirmer. L'heure est venue de saccager, de nier; les uns détruisent en riant, les autres en sanglotant. Mais le résultat est le même : c'est l'organisation du chaos. On laboure sans

relâche, en toutes saisons et dans tous les sens, mais personne ne s'avise de semer le bon grain qui renouvellera le monde.

Un homme perd la foi parce qu'il voit rater un miracle. Un autre homme, également généreux et exalté, tue trente patrons pour améliorer le sort d'ouvriers mineurs à qui on refuse le soleil. Une montagne s'écroule ; un palais saute ; la terreur collabore à chaque instant aux deux tragédies. Mais ce qui émeut surtout, c'est, dans chacun des drames, la scène du doute : dans la première partie, la discussion entre les pasteurs ; dans la seconde partie, le conseil des patrons. Car ces conversations et ces discours sont de l'humanité contemporaine toute saignante. La complicité des événements est mesquine à côté de la souffrance morale évoquée par tous ces hommes intelligents qui ne savent plus croire, qui ne savent pas aimer. Ces deux pièces devraient se terminer sur un point d'interrogation. Toute conclusion reste inférieure à la forte émotion à laquelle vous contraignent les hautes réflexions de quelques-uns de ces pasteurs, les ricanements de ces mauvais maîtres.

Le lieu n'est pas ici d'étudier la portée sociale de ces grands drames. Mais je puis bien dire qu'à la scène toute agglomération de foule impose trop vite l'applaudissement et je ne sais quelle brutale approbation. Ce n'est plus du théâtre, c'est de la rhétorique pour réunion populaire. Les *Tisserands* étaient de ce même art fardé de noir de fumée et de sang. A toutes ces déclamations je préfère les tragédies intimes où les mêmes questions peuvent être abordées, discutées, mais loyalement, sans parti pris, gravement. Dans Hauptmann, dans Bjornson, il y a trop de d'Ennery. C'est Curel, c'est J. Jullien, c'est Hervieu, qui nous diront en pur langage français les pensées françaises que suggèrent ces sujets. Donnay et Descaves finirent la *Clairière* sur l'incertitude qui me paraît logique et nécessaire. Nous verrons peut-être plus clair demain ; aujourd'hui il convient d'ouvrir les yeux. Mais en tout temps, ce n'est pas la haine qu'il faut

prêcher, démontrer, imposer, suggérer, mais la résignation et la bonté, ces deux grands refuges des cœurs endoloris.

De tous les comédiens qui acceptèrent le périlleux honneur de figurer dans *Au-dessus des forces*, tirons de pair MM. Lugné Poé, acteur et directeur toujours vaillant, Rameau, Dessonnes et M[lle] Deraisy.

Je ne puis dire que peu de chose de la nouvelle pièce de M. Brieux : *les Remplaçantes ;* le sujet posé, et très joliment, dans un premier acte, amusant et juste — les conséquences de l'allaitement servile, — le sujet posé, l'auteur l'escamote par crainte de déplaire à son public. C'est une règle que ne suit pas toujours le dramaturge de la *Robe rouge* et des *Trois Filles de M. Dupont*, ces deux drames qui osent aller jusqu'à leurs conséquences. M[me] Després, MM. Matrat et Antoine ont joué supérieurement les *Remplaçantes*.

M. Lucien Besnard dans la *Fronde*, sa première pièce, avait dessiné sobrement, mais nettement, trois silhouettes très vivantes, et il avait peint vigoureusement les mœurs de la vie de professeur en province. J'estime moins sa seconde tentative. Certes, quelques caractères sont bien découpés et il y a telles scènes où l'émotion n'est point factice et se communique justement au spectateur. Mais n'est-il pas trop partial et n'oppose-t-il pas des caricatures à des portraits flattés? Pièce républicaine, a-t-on dit ; voilà qui m'est égal. Pièce vivante, voilà ce que j'eusse préféré. Et il faut bien avouer que son quatuor d'aristocrates ne joue guère juste. Et en cela l'œuvre n'est pas généreuse. On sent un fond de haine mesquine qui colore de bile certains propos : il y avait mieux à dire. L'auteur est trop souvent dans la coulisse pour tirer les ficelles pour des gestes trop prévus. Deux ou trois de ses personnages ne représentent que des vices au lieu de vivre une existence personnelle. Mais un souffle de bonne fièvre traverse le *Domaine* et deux ou trois coins de dialogue dénoncent un dramaturge : par exemple, la scène entre le héros peu clairvoyant et

sa future belle-sœur, que le jeune marquis a épousée pour sa fortune et que personne ne sait comprendre, ce caractère de jeune femme, de second plan, me semble le mieux venu et le plus original de la pièce, avec son mélange de perversité, de rouerie et de douleur contenue. Mlle Rolly l'a jouée merveilleusement. Mlle Mégard n'est pas tout à fait à son aise en la fille du duc; ce duc, c'est Gémier, très curieux. Puis il y avait Arquillière, Dubosc et Frédal.

Les *Amants de Sazy* succédèrent au *Domaine*, le demi-monde au monde, et Romain Coolus le gouailleur sans rire, si amusant, au sévère M. Besnard dont l'ambition est noble. Je pense que le public aussi du Gymnase a dû changer. Sazy est une cocotte courante, pas méchante, pas bête, pas très intelligente non plus, pas bien drôle, mais excessivement jolie. Ses amants ne sont pas très nombreux, il y a le vieux Gogeron qui paye, le petit des Bornettes qui fait les courses, le beau brun qui embrasse si bien, grâce à ses moustaches en velours, et puis il y a Santierne que Sazy grignotta jadis aux trois quarts, et qui revient complètement décavé. Bonne fille, Sazy le prend comme intendant. Pauvre homme, Santierne ne peut se faire à ce rôle secondaire, et quand le rideau tombe il est tout prêt à avoir de l'avancement. Tout cela n'est pas très ragoûtant, mais il y a façon de dire, et M. Coolus, spécialiste en philosophie d'alcôve, sait très bien mettre debout ses petits pantins, grâce à deux délicieuses interprètes, Mlles Mégard et Ryter — oh! les justes mouvements d'humeur de la petite bonne — et à MM. Gémier, Frédal et Noizeux.

Des pantins, MM. Xanroff et Carré, nous en offrent toute une brochée dans leur pimpante comédie *Pour être aimée*. A la façon de Musset, qui me semble la meilleure qui ait été employée, ils dressent un cas de passion avec sa saveur et sa gravité, et ils dessinent tour à tour — comme des rondelles de légumes multicolores qui encadrent le filet cuit à point — des bonshommes en baudruche pour l'amusement un peu plus

grossier aux entr'actes des grandes scènes. J'avoue avoir pris très grand plaisir à écouter les sornettes de Mme de Babylone et du groupe du chambellan et de la dame d'atours. La comédie principale, les amours maladroits d'un jeune couple royal, est fort piquante et M. Séverin, et surtout la toujours captivante Mlle Yahne, y sont parfaits. A citer à côté d'eux, l'excellent Tréville et Mlle Bignon, fleur souple et fraiche.

Avec les *Travaux d'Hercule*, ce n'est plus seulement de la fantaisie, c'est de l'audace, c'est de belle bouffonnerie et, ce qui en fait le charme rare, pas dépourvue de psychologie, voire de philosophie générale. Vous avez lu ailleurs de quoi il s'agit : Hercule vit célèbre et adulé, grâce aux travaux qu'il doit faire. Seule sa femme n'est point dupe. Elle se laisse enlever par Augias, l'homme aux écuries de courses, que la nécessité contraint à exécuter les labeurs légendaires. Mais on ne croit pas à cette substitution, et c'est Hercule qui profite de tous les avantages. Omphale même revient à lui, car elle est lasse des tueries et aspire au repos triomphal avec son mari, né malin. Vous devinez le tour que prennent les événements et la morale humaine qui en découle. Ajoutez à cela des interprêtes comme Tarride et Victor Henry, comme le délicieux Tanagra qu'est Mlle Diéterle, et de la musique de Claude Terrasse, c'est-à-dire de la folie neuve, des rythmes inédits où se mélangent à doses égales le rire et les caresses — et vous ne serez plus étonné du succès remporté aux Bouffes par MM. de Flers et de Caillavet.

Le *Liseron* de Daniel Riche est une petite fleur douce et surannée qui essaya de se cramponner au balcon trop parisien d'un théâtre. C'est le plein air, c'est la campagne qu'il lui faudrait. La pièce fera de l'or en tournée. Toute en douceur, en charme discret, elle a certainement su, malgré tout, s'acquérir à la Renaissance d'exquises petites admiratrices.

Alexandre Bisson continue d'amuser, en Odéonie, les familles accourues à son *Château historique* : Mayer et

Mlles Sorel et Garrick y sont bien charmants. Je suis allé entendre jeudi dernier *Misanthropie et Repentir*, de Kotzebue, adaptation A. Pagès. Sobre, honnête, vigoureux, ce vieux drame émeut encore ; M. de Max et Mlle L. Dauphin, les amants quand même, en ont tiré le meilleur parti et je m'en voudrais d'oublier de citer le brave Cornaglia dans une silhouette très poussée de vieux paysan qui aime la vie et la petite Mlle Maïa délurée et jolie au possible.

Et nous finirons si vous voulez bien, sur la très sobre, très droite et très émouvante comédie de M. Fernand Vanderem, la *Pente douce*. Le sujet, c'est le banal adultère. Mais l'auteur a osé supposer trois êtres exclusivement honnêtes pour les mettre aux prises avec la nécessité de se tromper et d'agir vilainement. La femme, le mari et l'ami sont vraiment d'exquis camarades et ils essayent loyalement de résister à l'entrainement passionnel. Mais ce qu'ils s'interdisent de faire d'un coup, à tout risques, ils en arrivent à y consentir, jour par jour, en pente douce. La pièce est d'une adresse merveilleuse ; les quatre actes sont clairs, pleins, vivants ; le premier est le plus agréable, mais le dernier est tout d'émotion vraie, de pitié mitigée d'ironie. J'eusse préféré une autre conclusion, mais celle-ci est si naturelle, si commode et si répandue que l'auteur dramatique a bien raison de la faire sienne. Ce drame n'est pas une exception. Il est superflu d'ajouter que la langue qu'on fait parler à Réjane, à Dubosc, à Maury, tous trois justement fêtés, et à Huguenet qui met tant de réalité dans ses caricatures — est le pur français qu'on n'entend pas, hélas ! tous les jours sur la scène du Vaudeville, pas plus d'ailleurs que sur maintes autres scènes.

JACQUES DES GACHONS.

20 Mars 1901.

LES ROMANCIERS

René Boylesve, *la Becquée* (édition de la Revue Blanche). — Ch.-Louis Philippe, *Bubu de Montparnasse* (idem). — Jacques des Gachons, *Mon amie* (édition Juven). — Pierre Custot, *Midship* (édit. P. Ollendorff).

Est-ce une révolution littéraire ? Les quatre derniers romans parus sont signés de noms d'écrivains !

René Boylesve publie aux éditions de la *Revue Blanche* un roman de mœurs provinciales, ce dont il s'excuse bien à tort dans sa préface. Les lecteurs qui sont fatigués des intrigues immorales, parisiennes et rien moins que vraisemblables, et qui vont chercher des émotions dans une épopée romantique comme *Quo vadis*, ne sont-ils pas capables de goûter le charme de la *Becquée*? Dans cette nouvelle œuvre, plus laborieuse que *Mlle Cloque* et aussi touchante que *Sainte-Marie-des-Fleurs*, Boylesve continue à perfectionner sa manière : une fois de plus il fait vivre devant nous une foule de héros, avec un souci continuel et absolu d'humanité. Son scrupule va si loin que n'ayant passé que son enfance dans ce milieu bourgeois et provincial, il a fait son héros principal d'un bambin de cinq ans, Riquet, qui nous conte le roman avec sa franchise ingénue et son imagination poétique de petit enfant. Et ce petit homme est si vivant qu'on a autant d'agrément à le voir aller et venir au milieu de l'intrigue du roman, qu'on a d'intérêt à cette intrigue elle-même. Ceci, du reste, n'est pas un défaut dans l'œuvre : Riquet étant en somme le héros du drame, sa figure, ses sentiments, ses jeux et toute sa naïveté sont aussi importantes que l'étude admirablement profonde des personnages prenant part à l'intrigue. Aussi le roman, plus attrayant dans sa première partie, plus strict dans sa seconde, est-il continuellement un mélange d'agrément et d'intérêt. Et c'est ainsi que lorsqu'on se sent ému par la lecture de ce livre, on ne peut dire si c'est par la beauté de toute cette vraie vie qui s'y meut, ou par les pitoyables malheurs de tous ces pauvres gens médiocres.

Il serait sans doute paradoxal de comparer *la Becquée*.

qui est une œuvre pure, écrite pour les lecteurs les plus délicats, et *Bubu de Montparnasse*, qui, pour être un livre excellent, ne laisse pas moins de ne s'adresser qu'à un public trés renseigné. Mais ne peut-on pas raconter l'histoire d'une maladie vulgaire, aussi bien que celle de l'héritage d'un domaine, et lorsqu'on est un écrivain sincère, ne peut-on faire dans un sujet comme dans l'autre une bonne part à la beauté? A la vérité, je crois que la formule de René Boylesve « être un historien fidèle et un bon poète » s'applique fort bien à Charles-Louis-Philippe. L'auteur de *La bonne Marie* et de *La Mère et l'Enfant*, en prenaut pour son nouveau roman un héros aussi tristement vulgaire que celui d'un... Bubu de Montparnasse, n'a pas abandonné ses qualités de douceur familière, et au milieu des plus cyniques épisodes, il arrive à nous attendrir et a nous charmer. Il y a encore de petits sentiments bons et puérils dans les êtres dépravés, et Ch.-L.-Philippe nous l'a montré avec beaucoup d'art. Berthe, Pierre, Maurice et même les personnes secondaires comme Jean Metenier, Louis Buisson ou le grand Jules, sont assez solidement tracés pour que nous estimions véritablement humain le mélange de bassesse et d'amour qui emplit leur âme. La lecture de cet ouvrage, fort agréable à celui qui recherche l'effort et la grandeur littéraires, n'est pas non plus sans grand intérêt pour le lecteur ordinaire, pourvu qu'il ne soit pas, pas du tout pudique. Je songe à ces fumiers abandonnés dans les fossés d'une ferme lointaine et où le soleil, à la fin du printemps, fait pousser de grands iris mélancoliques...

Je n'ai pas besoin d'employer tant de métaphores et tant de symboles pour parler du charmant livre de notre ami Jacques des Gachons. *Mon amie, souvenirs d'un bon jeune homme*, est d'une lecture infiniment douce : ce n'est point que la passion ni la souffrance même n'en soient exclues; mais on retrouve chez son auteur cette manière d'agrément uniforme que nos vieux romanciers français savaient si bien répandre d'un bout à l'autre de

leurs contes. Point d'éclat dans le récit et point d'emphase dans la langue, voilà le secret de son art. Et le lecteur habitué par les romans complexes à deviner la page où il trépignera d'impatience, ou celle qui le fera pleurnicher, est tout étonné en lisant *Mon amie*, de se sentir entraîné par un charme invisible, et de ne pas savoir pourquoi il est tout à coup très ému. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que J. des Gachons ne fait point de la simple vérité l'inspiration de son œuvre : il peint avec un grand amour de la vie et des choses, et ne commente qu'avec impartialité. Dans ce livre, nous ne sommes pas limité à un milieu : un jeune homme y raconte quelques années de sa vie, et nous passons naturellement de la caserne au salon, du théâtre à la petite chambre d'hôtel, de la peine à l'enthousiasme, et d'un amour à un autre amour. Soldats, hommes d'affaires, nobles d'argent, actrices, bourgeois, pères pratiques, petites amies, tous sont dans le récit ingénu de Robert Miral, tous avec leur beauté et leur laideur : au lecteur de les mépriser, de les haïr ou de les aimer plus ou moins. Mais ce qu'on aime à coup sûr, c'est le livre !

Le quatrième romancier que j'ai appelé « écrivain » est Pierre Custot. Il est très jeune et *Midship* est son premier ouvrage ; mais il faut goûter cette fois la joie si rare de proclamer « une révélation ». Ne prenez pas révélation pour un synonyme de succès et surtout n'allez point reprocher à Pierre Custot d'être moins connu que Monsieur ..... : il vaut mieux avoir une petite carrière de marbre qu'un gros château de brique avec des tourelles et des girouettes. Pierre Custot est un laborieux qui a le courage d'apprendre à écrire notre langue e à l'aimer. Et il a compris que quand on sait écrire on oser faire un roman comme *Midship*, où l'intérêt est tout entier dans les faits mêmes, dont la succession quelconque n'importe pas. Un jeune homme dont la sensibilité, exaltée successivement par des amours et des souffrances, périt enfin dans la passion de l'opium, peut être un héros digne d'un romancier psychologue, mai

Pierre Custot sait bien qu'il y a toujours dans un homme autre chose qu'un « cas spécial ». Et c'est pourquoi il l'a peint avec les traits et teintes que la simple pratique de l'observation juste lui a appris à manier. Avec des faits ordinaires et d'un enchaînement aussi peu net que celui de la vie, Pierre Custot ferait un roman d'une plus grande saveur encore ; mais son *Midship*, avec l'intérêt qu'il éveille en nous par sa singulière sensibilité et par le progrès de son empoisonnement, est déjà délicieux — et on ne peut vraiment pas faire un crime à un auteur d'avoir ajouté au charme d'une forme si remarquable, l'attrait toujours passionnant d'une originale aventure.

Je ne lui ferai qu'un reproche. René Boylesve, J. des Gachons et Ch.-L. Philippe sont chers à nos lecteurs : pourquoi M. Pierre Custot n'est-il pas des nôtres !

LES ARTISTES

Exposition des Arts Réunis (Galerie Petit). — Fernand Maillaud (Salon de la *Plume*). — Maxime Maufra (chez Durand-Ruel). — *Sensations d'art*, par G. Denoinville Villerelle, éditeur).

La Société des *Arts réunis* a exposé chez Georges Petit un bon ensemble d'œuvres, autour de quelques maquettes et intéressantes esquisses de Chapu. A noter les paysages de Dordrecht, de Bellanger Adhémar, ceux de Cancale, de J. Rémond, ceux de Capri, d'Edmond Fournier, la *Rive fleurie*, de Sonnier, et de fortes sculptures de M. Raymond de Broutelles. On s'arrête plus longtemps devant les aquarelles de Jourdain Henri qui sont d'un beau dessin et d'un grand sentiment, mais d'un coloris vraiment trop décoratif : *Novembre*, *Solitude*, et surtout l'*Etang* sont d'ailleurs de très belles œuvres. Le dessinateur graveur Pierre-Eugène Vibert y expose enfin un ensemble d'œuvre très remarquable. Le *Rôdeur nocturne*, triste vagabond, est une très originale conception du chemineau ; *Soir d'Automne* est une belle étude, et la *Ramasseuse de pissenlits*, l'*Etang*, l'*Homme vindicatif* et

les *Portraits* sont d'un grand artiste. Je ne sais pas s'il faut louer aussi vivement les œuvres comme la *Nuit païenne*, qui sont plutôt des esquisses de sculpteur que de vrais dessins; mais ce qu'il faut admirer à coup sûr c'est cet éphèbe couronné de chêne, au profil un peu faunesque et d'une expression exquise, qui s'intitule *Mélancolie* : c'est dans des œuvres de ce genre que Pierre-Eugène Vibert réussira le mieux à faire comprendre et aimer du public l'art véritable et la profonde originalité qui règnent dans ses dessins et dans ses fortes gravures sur bois.

Chez Durand-Ruel, Maxime Maufra se révèle par une exhibition considérable de son œuvre. Il faut vraiment considérer désormais ce peintre comme un de nos plus « lumineux » impressionnistes. Dans le groupe il est un de ceux qui savent choisir un sujet : l'impression physique et matérielle ne lui suffit pas et il sait qu'un coup de soleil ou une averse ne sont pas toujours admirables. Au milieu d'un trop grand nombre d'études un peu monotones, la *Ville de granit*, avec la bonne sauvagerie de ses rocs et de ses genets, le *Coteau*, le *Lever de lune*, et surtout sa *Nuit nuageuse* sont vraiment des tableaux solides et complets. Je crois, à l'examen de ses œuvres récentes, que Maxime Maufra s'est aperçu qu'à côté des audaces géniales des grands impressionnistes, il y avait de petites insuffisances que les naïfs s'appliquent à rendre, mais qu'un vrai artiste doit éviter. Ne suivre de la méthode impressionniste que ce qu'elle a de bon est un principe fort adroit, et Maxime Maufra a bien raison de vouloir être original.

Je ne puis malheureusement que noter ici l'exposition de Fernand Maillaud qui a été fort admirée au salon de la *Plume* et dont j'ai parlé longuement ailleurs (1) : car le nom de F. Maillaud, que nos lecteurs aiment à trouver au bas de nos illustrations, est celui d'un grand peintre.

Je ne veux pas laisser ces notes sans parler des

(1) cf. *La Plume*, numéro du 15 mars.

Sensations d'art de M. Georges Denoinville, dont la 3e série vient de paraître, ornée d'un frontispice du vrai grand peintre Fantin-Latour. On sent d'abord, en lisant ces études, que l'auteur est sincère, et il faut l'en louer très vivement : c'est presque une originalité aujourd'hui pour un critique, d'être loyal ! Son premier article, sur Carrière, prouve que nous avons affaire à un homme bien informé et plein de son sujet. Il va d'ailleurs jusqu'à soutenir presque violemment les causes qu'il prend : les impressionnistes et Rodin ont enfin un défenseur zélé. Au rebours, il sait trouver d'ironiques formules pour les faiseurs de tableaux et de statues. C'est un critique militant. « J'ai grande joie à batailler quand il s'agit de Claude Monet, dit-il... par pure satisfaction personnelle et avec le contentement d'un amoureux d'art ». M. Georges Denoinville peut le crier bien haut, et tous ceux qui sont comme lui « amoureux d'art » devraient bien l'imiter ; notre presse est si désintéressée de tout ce qui touche à la beauté que le public ne saura bientôt plus que les tableaux ne sont pas faits dans des manufactures; nos expositions ne sont plus que des rendez-vous de face-à-main; nos revues d'art ne s'occupent que de la forme des buffets en Slavonie... Quant aux critiques eux-mêmes, une douzaine s'occupent du mouvement de la peinture française, et cinq ou six sont sincères.

Que vous dirai-je encore ? Qu'une belle œuvre de Félix Trutat vient d'être admise au Louvre, que Cazin et Jalabert sont morts, qu'une foule de gens vernit des toiles peintes que nous irons voir bientôt dans le *Grand Palais* et qui seront achetées par l'Etat, et qu'*Olympia* est encore au Luxembourg !

Pierre de Querlon

Abonnements à l'Hémicycle :

Edition ordinaire : un an, France et Colonies, **6 fr.** Étranger, **8 fr.**
Edition de luxe (papier d'Arche, à la forme), **10 fr.** Étranger, **12 fr.**

Membres fondateurs :

Cotisation annuelle, **20 fr.** *pour l'édition ordinaire ;* **24 fr.** *pour l'édition de luxe.*

N.-B. — Cette cotisation donne droit en même temps qu'au titre de Membre fondateur, à un abonnement à la Revue et à des Aquarelles trimestrielles d'André des Gachons, Gaston Louis, G. Ricard-Cordingley, etc., coloriées à la main par l'auteur.

La Renaissance Politique et Littéraire

Revue hebdomadaire

14, rue de Beaune, 14, Paris

Chaque exemplaire renferme une revue politique, une chronique fantaisiste, des études littéraires, des articles de critique, une chronique des livres, de la musique, du théâtre, un extrait important des livres récents, un Paris-revue, un Renouveau litteraire, des nouvelles, un roman à suivre.

La Renaissance parvient aux abonnés le Dimanche.



REVUE BIBLIO-ICONOGRAPHIQUE

RÉDACTEURS EN CHEF :
Pierre DAUZE ✦ D'EYLAC

paraissant tous les mois (les vacances exceptées) donnant en supplément après chaque grande vente publique de livres, la liste des prix pratiqués.
Abonnement 12 fr. par Année

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Par Pierre DAUZE

Un fort volume in-8, paraissant chaque année et donnant la description et les prix des livres vendus publiquement à PARIS et en PROVINCE.
30 francs par Année.

Bureaux : 9, rue du Faubourg Poissonnière, Paris

Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire

Revue mensuelle publiée par la Librairie H. LECLERC, 219, rue Saint-Honoré

Fondé en 1834 par Joseph Techener, avec le concours de Charles Nodier, Sainte-Beuve, Paul Lacroix, Silvestre de Sacy, Paulin Paris. Baron Jérôme Pichon, etc., etc. ; le *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire* publie des études sur les ouvrages de haute curiosité, comptes rendus de ventes célèbres. acquisitions recentes des bibliothèques publiques, découvertes de manuscrits, reliures fameuses.

Directeur : GEORGES VICAIRE. — ABONNEMENTS : Un an : **12** fr. pour Paris ; **14** fr. pour les departements ; **16** fr. pour l'étranger.

Gazette Cartophile

DIRECTRICE :
Mme BELLE-WARD CAMPBELL

Revue consacrée à la carte postale illustrée

Adresse : 5, rue Lapérouse, PARIS, XVIe

UN AN : 5 FRANCS

Etampes. — Imp. LECESNE. *Le Gerant :* L.-DIDIER DES GACHONS.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef : PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris 16ᵉ.

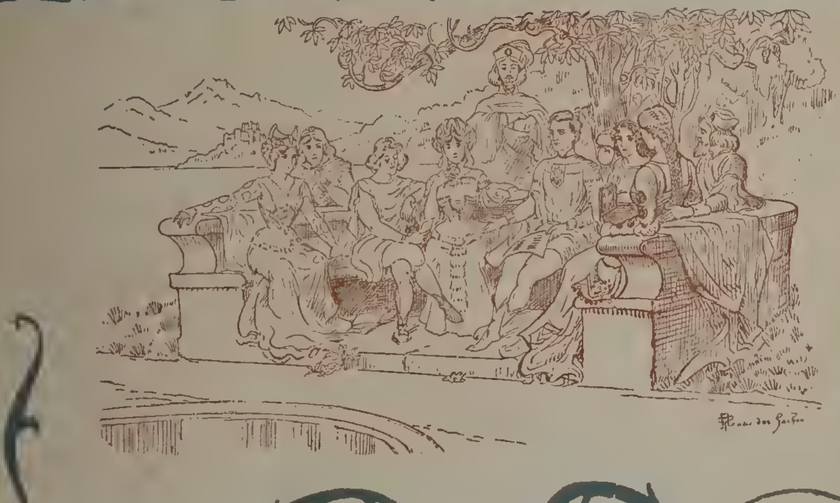
Collaborateurs artistiques : PAUL BERTHON, P. BOCQUET, CH. CHARPIOT, ANDRÉ DES GACHONS, DETROY, H. GILLET, GRASSET, GIFFARD, R. FOUGERAY DU COUDRAY, CORONT, HENRI GENTIL, LÉONCE DE JONCIÈRE, GASTON LOUIS, F. LOUIS, LEVY-DHURMER, RENÉ LELONG, F. MAILLAUD, MADISON-DURAND, G. RICARD-CORDINGLEY, ARMAND RASSENFOSSE, ROCHEGROSSE, F. RUP, VICTOR TARDIEU, J.-W. SKETCHER, JEAN VEBER, P.-E. VIBERT, FÉLIX VALLOTON.

Collaborateurs littéraires : RENÉ D'AVRIL, RAYMOND BOUYER, P. BRIQUEL, RENÉ BOYLESVE, TH. BRAUN, CH. CHANVIN, R.-M. CLERFEYT, G.-Z. CLOUWEZ, H.-D. DAVRAY, G. DOCQUOIS, ED. DUCOTÉ, LOUIS FABULET, M. DE FARAMOND, PAUL FORT, JACQUES DES GACHONS, E. GAUBERT, H. GHÉON, ANDRÉ GIDE, RÉMY DE GOURMONT, CHARLES GUÉRIN, ALPHONSE GERMAIN, LÉON HENNIQUE, NICOLETTE HENNIQUE, E. HUBERT, FRANCIS JAMMES, HUGUES LAPAIRE, LÉO LARGUIER, ROGER LE BRUN, PIERRE LOUYS, J. MARION, LOUIS MERCIER, M. MONMARCHÉ, JEAN MORÉAS, MAURICE ROLLINAT, LUCIEN LEMAIRE, STUART MERRILL, A. ORLIAC, LOUIS PAYEN, CH.-LOUIS PHILIPPE, EDMOND PILON, HUGUES REBELL, HENRI DE REGNIER, JULES RENARD, LIONEL DES RIEUX, W. RITTER, JEAN ROSELLE, ANTOINE SABATIER, ED. SANSOT-ORLAND, FRÉDÉRIC SAISSET, ÉMILE VERHÆREN, YVONNE VERNON, ETC...

Prix : 1 fr. ⸰ 2e Année ⸰ Nos 17-18, Mai-Juin 1901



L'HEMICYCLE



III

Ont collaboré a ce Numéro :

Francis Jammes
Yvonne Vernon
Edmond Pilon
Ed. Duquesne

Salons

Alphonse Germain
Jacques des Gachons
Pierre de Querlon

Revue Littéraire Illustrée

Ce Fascicule contient la critique des Salons de 1901

MCMI

L.-DIDIER DES GACHONS
Éditeur
ÉTAMPES (S.-ET-O.)

Ont illustré ce Numéro :

René Lelong
Coront
Paul Bocquet
Ernest La Jeunesse
André des Gachons
Fernand Maillaud

Ornementations de

Henri Gillet

SOMMAIRE :

Texte :

Tablettes :

Hors Texte :

Illustrations :

Aquarelles offertes aux *Membres Fondateurs* :
(Pour les deux premiers trimestres de 1901)



CHANSON

PAR

FRANCIS JAMMES

à Auguste Brunet.

Auprès du feu de Novembre,
je songe à toi, et j'entends

la pluie, dans le vent du Sud,
goutte à goutte sur le mur.

Toi, les autres, des chagrins,
ce fut ma vie ordinaire.

Il a bien fallu penser
à des choses de poète.

On m'a donné l'autre jour
la carte de la Guadeloupe.

L'Océan gémit. Écoute...
On appelle chez Toutoute ?

*
* *

Dans le velours
de cette gorge
de tabac rouge,
la guêpe est lourde.

Petite négresse :
viens. Ma paresse
grandit au jour
qui baisse.

Assieds-toi là
dans ce bouquet
rouge de tabac
frais.

Puis laisse-toi
aller sur moi
indifférente
et insouciante.

Ecoute l'O-
céan. L'eau
monte.

Francis Jammes

LA VIERGE D'ANTONIO GAGINI

C'est une vierge que l'on trouve en Sicile, une vierge peu connue, mais chère à ceux qui s'en souviennent. Elle est le fruit marmoréen d'une terre hellénique et d'un esprit chrétien, et l'influence de cette double origine lui donne une saveur rare.

Elle a le sourire pervers, les yeux étroits, les narines vibrantes de ses sœurs de Sienne, ses contemporaines mystiques, tandis que son parfum pieux a des ambiguités profanes ; enfin, la draperie de son manteau, s'il n'était pas peint de bleu-ciel et enluminé de festons sacrés, semblerait envolée de quelque péplum praxitélien, arrachée, comme un morceau d'aile, aux métopes du Parthénon.

La vierge de Gagini est une personne consciente de sa séduction : elle frappe beaucoup la masse, mais n'offre son âme que peu, à une élite d'adorateurs. Car son charme ne réside pas superficiellement en le contour pur et voluptueux de sa forme, elle a le sentiment supérieur de posséder une âme : une âme plastique et lumineuse, une âme de Phidias, une âme de déesse chûe de l'Olympe, que, vierge, elle ressuscite, en remontant aux cieux !

Et c'est en quoi consiste sa complexité exquise : elle exprime une conception vraiment religieuse, sensualisée par un art très humain. Gagini, son sculpteur, est de la Renaissance. Il travaille aux lueurs des torches des excavations, il contracte à fouiller le sol parthénopéen, des enthousiasmes pour l'art grec, et une foi en la divinité mythique, plus profonde que s'il avait été initié par un hiérophante. Cependant, il est aussi du Moyen Age. Il

est de la race dolente de ceux qui souffrent éternellement d'une insuffisance organique : qui réclament des ailes... et construisent des cathédrales. Il est parent de ceux qui, au fond de la vie obscure et tortueuse, s'éblouissent des mirages incandescents des vitraux des églises, en aspirant au soleil. C'est l'être que le doute écorche vulgairement alors qu'il rêve à quelque négation formidable et sublime de l'antique fatalité. Enfin, ses doigts feuillettent les manuscrits érotiques des aèdes couronnés, et c'est pour cela qu'il sculpte des vierges voluptueuses.

Gagini est donc un mystique exalté, mais, né en Sicile, comme son mysticisme fut nourri aux ruches de l'Hybla, il projette parfois des lueurs vermeilles, et son art a des douceurs de miel. Contemporain d'une heure admirable, où les efforts creusaient la terre et ressuscitaient des demi-dieux, il éprouve dans les sépulcres païens des frissons de gloire et d'immortalité qui impriment à ses vierges un caractère olympien. Tout en les rendant troublées et touchantes à la mode chrétienne, il leur impose une sérénité de Pallas. Leur piété, leur coquetterie, leur résignation ardente, leur provocante pudeur, tous ces sentiments monastiques éclos entre les dalles des cloitres, affleurent bien dans leur visage, mais par une délicatesse de goût grec, il les réduit à de simples tendances expressives. En un mot, Gagini définit dans sa vierge, une sensation d'art très moderne : une sensation d'art obtenue par le moyen d'une sensibilité vibrante de conscience qui concise ses infimes émotions suivant un tact esthétique et suggestif. C'est très habile, et c'est pourquoi sa vierge frappe tant par sa dualité archaïco-mystique. En elle, rien n'est poussé au paroxysme ; la passion

est latente et s'intensie à se cacher: enfin la chaleur créatrice anime l'œuvre comme une lumière intérieure qui irradie suavement.

Quant au type physique de la Vierge de Gagini, il est le reflet d'une contemplation de pur visage syracusain, un soir chaud, où, devant le ciel d'or, le long des grèves d'Ortygie, les femmes vont, en chantant des refrains byzantins.

YVONNE VERNON



PAYSAGE Dessin de PAUL BOCQUET

LE DÉJEUNER

d'après Chardin

La pièce est ancienne et tranquille. Sur la table
Brillent des fleurs cueillies. Des raisins admirables
Etalent sur la nappe leurs grappes gonflées
Par un vin généreux ; de merveilleuses pêches
Dans des coupes de faïence étalent leur splendeur ;
Et le soleil qui passe à travers l'air est beau
Comme celui qu'on voit dans les forêts en fleurs ;
Des œufs près des assiettes, des fruits près des fleurs ;
Le bel éclat du jour à travers les rideaux
Et les couteaux auprès du pain, non loin des plats
Où des légumes crus s'étalent ; un compotier
Décoré par la main d'un artisan habile
Qui sut y dessiner et sur son col traça
Un peuple de roseaux et de fleurs dans des îles ;
Et du silence sur tout cela ; et par la porte
Qui s'ouvre, un seul rayon du jour miraculeux
Qui rougit les raisins et qui dore les œufs...
Telle sur cette nappe cette nature morte
Où la vie est pourtant magnifique, et qui porte
Dans son bel assemblage et dans son riche aspect
L'éclat des belles fleurs et des fruits généreux ;
Les légumes des jardins et les grappes des forêts
S'y trouvent disposés pour le bonheur de ceux
Qui vivent sous ce toit et peuplent cette maison,
Et c'est pour leur repas que la riche saison
Sut, en un beau trophée, assembler ici
Les légumes près du pain et les fleurs près des fruits.

EDMOND PILON

LES DEUX OMBRES

A Jacques des Gachons
auteur du *Pape et l'Empereur*

Au pays du soleil, près des sables arides
Où nos aïeux lointains allaient graver leurs noms,
Aux marches des tombeaux des anciens Pharaons,
Les deux ombres sont là, aux pieds des Pyramides.

Pesante oppression d'immenses cariatides !
L'une, se dégageant du brouillard infécond
Porte, tel un cimier, un aigle sur son front ;
Et l'autre est la Chimère, amas d'ombres rigides.

Comme on vit autrefois aux temps miraculeux,
Le soleil protéger la marche des Hébreux :
L'ombre qui répandait ses grands deuils sur le sable

Disparut dans l'abîme où gisait le néant,
L'Aigle vit se dresser sur le gouffre béant,
Devant Napoléon : le Sphinx impérissable.

Edmond Duquesne

Paris, Avril 1901





LES SALONS DE 1901.

L'Activité Artistique; l'Art des Portraits ; l'Art Religieux ; les Arts du Décor intime.

Étude de Femme,
par
CORONT.



L'ACTIVITÉ ARTISTIQUE AUX SALONS DE 1901, PAR PIERRE DE QUERLON.

Lorsqu'on presentait au petit Ja quelque pantin difforme ou quelque monsieur peu majestueux, il prenait un air rébarbatif, et brandissant son hochet comme une férule, il frappait sans respect et sans sagesse.

Si l'on se contente de faire l'examen d'un Salon par comparaison à celui de l'année précédente, on ne constate pas un progrès bien évident. Ce que les Salons de 1901 nous ont montré de nouveau est tout à fait négligeable, et en cela ne consiste pas l'activité artistique. Ce n'est pas dans le nombre des moutons du marché qu'il faut voir les progrès de l'élevage, et je m'intéresse peu à la statistique des tableaux : il faut expérimenter sur quelques têtes des bonnes espèces pour considérer l'amélioration de la race des peintres.

Or, il faut bien le dire, notre élite est fort stérile : produire deux ou dix fois la même œuvre me paraît en effet un symptôme de stérilité. Nous n'avons plus d'écoles ; mais nous avons pis : des spécialistes. Nos meilleurs peintres ne veulent à aucun prix sortir de leur étroit rayon. Naturellement je ne considère pas comme un effort bien louable le fond bleu cru dont Henner affligea son dernier *portrait*, ni l'audace originale de M. Bonnat qui a sans doute pensé être ingénieux en faisant un *Loubet* méconnaissable. Et pourquoi Pointelin nous donnera-t-il toujours sa même ligne d'horizon et Thierot sa même baigneuse ?

Les peintres qui ont eu une médaille pour une *Nuit bleue*, renvoient tous les ans une nuit de plus en plus bleue et rien d'autre, de peur qu'on ne les reconnaisse pas et qu'on dise : « C'est mauvais. »

Ils finiront par prendre un brevet d'invention et construiront des « machines à *Perdus en mer* » et à « *Paysage nocturne* ». Les « machines à *Cupidons* de M. Bouguereau seront fructueuses : toutefois je doute qu'on puisse accorder un brevet d'invention à son *Amour voltigeant sur les eaux*. Il y a un frein Durand, un moteur de Dion ; Panhard a inventé de toute pièce le refroidisseur de ses machines : mais M. Bouguereau n'a fait qu'ajouter un peu de ventre et beaucoup de carmin aux Cupidons de ses prédécesseurs.

Les meilleurs de tous sont blâmables : Carrière a fait le *Portrait de Verlaine* et il a fait *Maternité*, cela est excellent, mais pourquoi expose-t-il cette année une nouvelle *Maternité*, moins parfaite que celle du Luxembourg? Je voudrais voir Carrière... coloriste ! Que sais-je ?

Il faut que l'art avance, et personne ne doit se répéter. Quand donc se figurera-t-on enfin que le Salon est un champ de combat et non pas une réunion officielle ?

La Féerie intime de Besnard est une œuvre admirable et neuve ; il faut louer aussi sincèrement Jacques Blanche et ses *Portraits d'amis ;* et La Gandara a bien fait d'exposer à côté de ses *Portraits*. le beau petit tableau *Jeune femme et vieille femme dans un parc*. ...Mais à côté d'eux, combien de centaines ne montrent pas le moindre effort de croissance.

Quant à la sculpture, elle multiplie ses bustes comme des petits pains : tout au plus trouve-t-on quelques brioches de Rodin, Baffier, Bartholomé, Constantin Meunier, et les friandises de Charpentier et de Denys Puech.

Aux objets d'arts il y a beaucoup de vitrines, aussi fréquentées que les boutiques du Palais-Royal ; et à l'architecture, les gardiens pleins de bonhomie émiettent du pain aux moineaux.

Je ris ; mais mon mépris ne va pas vers tous ces travailleurs et ces ouvriers dont on devrait bien admirer davantage l'industrie et l'habileté, au détriment de tous ces faiseurs de tableaux, monotones, laids, invraisemblables et inutiles.

* * *

Puisque, aussi bien, il serait tout à fait vain d'étudier le progrès du Salon actuel sur celui 1900, cherchons donc dans l'examen des meilleures œuvres exposées, des considérations plus générales et plus intéressantes.

Quoique les peintres aient un mépris assez obstiné de la critique, je crois qu'il ne sera jamais inutile de parler de la peinture, du moins en ce qu'elle a rapport aux choses naturelles. On ne discutera jamais assez sur le paysage et sur le coloris des objets, en particulier. La plupart de nos traités de la couleur sont faits par des chimistes ou des marchands. Quant à la peinture de *plein air*, il faut bien avouer que le livre de M. de Meixmoron est un des meilleurs : on y conseille pour éviter l'implacabilité cruelle de la grippe, de préférer au pliant périlleux ou au roc des vallées humides l'abris et le confort de l'atelier.

Qui donc fera, consciencieusement, l'histoire du coloris dans la peinture ?

Non pas moi, certes : mais je voudrais du moins déterminer l'intérêt qu'aurait une semblable étude. Car, il est indéniable que le souci de l'exactitude des couleurs ne date que de vingt ou de trente ans, et que, en conséquence, c'est une voie presque neuve qui est ouverte aux peintres de l'avenir.

Je recommanderais au critique avisé qui ferait une semblable étude, de ne pas craindre d'aller chercher les premières traces du paysage peint jusque dans les fresques primitives des anciens Égyptiens. Leurs figures simples, colorées parfois, représentant des palmiers, des lotus, des animaux et des hommes, ne sont pas dénuées d'art. L'Assyrie, plus complexe, fit progresser ce genre d'ornementations : les figures s'ordonnèrent selon la perspective ; on eut des gradations de plans, des lignes d'horizon, des fonds. L'importance du coloris est douteuse ; mais si on gagne la Grèce, on trouve plus de certitude. Si l'on peut affirmer qu'Apelle a peint une *Tempête*, comme on le rapporte, la part du coloris dans ce tableau est indiscutable : il n'y aurait pas moins d'in-

térêt à rechercher des détails sur les *Ruines de Troie* de Polygote et sur *Un combat sur le Nil* de Neaclès. Toutefois dans cette dernière œuvre, si l'on en croit Pline, il faut reconnaître la substitution du symbolisme au réalisme. « Ce Néaclès était un artiste ingénieux et inventif : peignant une bataille navale entre les Égyptiens et les Perses, et voulant faire comprendre qu'elle se livrait sur le Nil, dont l'eau est semblable à celle de la mer, il fit voir par un emblême ce que l'art ne pouvait rendre, en peignant sur la rive un âne qui boit et un crocodile qui le guette... » Malheureusement il faudrait laisser de côté un bon nombre de peintres antiques : Phidias et ses contemporains, et tous les monochromistes, et ce fameux Eumare d'Athènes, qui le premier distingua dans la peinture un homme d'une femme On aurait, par contre, un précieux document dans la *Description de 64 tableaux*, de Philostrate l'ancien, que M. Bougot traduisit et commenta soigneusement, il y a une vingtaine d'années : l'authenticité de cette galerie dont Philostrate fait la description est presque établie, et le genre du paysage y est suffisamment représenté. *Les Amours* semblent être assez chaudement peints : ils font la récolte dans un verger. « Aux extrémités des branches pendent des pommes dorées couleur de feu, ou blondes comme un rayon de soleil » et, au fond, il y a une grotte, une source « où se reflètent *l'azur sombre* du ciel et le *vert* des pommiers ». Et l'on voit aussi un miroir d'argent, une riche salade dorée, des agrafes d'or. *Le Marécage* est encore plus rempli de nature : « le terrain est humide : il produit le roseau et la fléole... le tamaris, le souchet. Des montagnes formant ceinture autour du marais perdent leurs cîmes dans les airs. » Et il y a des canards, des oies, des hérons, des cygnes aux freins d'or, montés par des Amours, et un palmier « qui se baisse amoureusement pour aller trouver sur l'autre rive un palmier femelle ». *La Chasse au sanglier*, *Les Présents d'hospitalité* qui semble une nature morte brillamment peinte, *Les Gyres*, rochers battus

d'écume, *Les Iles*, et *Les Toiles* présentent le même intérêt.

La palette est déjà riche, et la peinture à la cire connue dès longtemps, est un auxiliaire parfait. L'admirable collection de Théodore Graf nous prouve que les anciens maniaient les couleurs avec autant de talent et de souci d'exactitude que nos meilleurs modernes. Certains de ces personnages feraient bonne figure au centre d'une toile de Puvis de Chavannes. Et il fait si bon de reposer les yeux sur *Arsinoë*, *Bérénice*, tracées à la cire sur du bois, et de regarder en détail toute cette série de portraits antiques, beaux et vivants !

Mais, avec la peinture romaine, nous rentrons tout à fait dans notre sujet. Les décorations murales découvertes avec Pompéi et Herculanum, sont des documents absolus. Nous avons en outre d'intéressants détails sur le fameux Ludius « le premier qui, au dire de Pline, imagina de décorer les murs de peintures charmantes, y représentant des maisons de campagne, des portiques, des arbrisseaux taillés, des bois, des bosquets, des collines, des étangs, des euripes, des rivières, des rivages, au souhait de chacun ; ses personnages qui se promènent ou qui vont en bateau, ou qui arrivent à la maison rustique, soit sur des ânes, soit en voiture ; d'autres pêchent, tendent des filets aux oiseaux, chassent, ou même font la vendange. Le souci du peintre est uniquement celui de plaire, d'égayer les habitants de la maison : nulle scène de souffrance ou même de passion n'y est peinte. « On y voit de belles maisons de campagne dont l'accès est marécageux ; des gens qui portent des femmes sur leurs épaules, et qui ne marchent qu'en glissant ou en tombant ; et mille autres sujets de ce genre plaisant et ingénieux. » C'est de la décoration simple et riante. Quant au coloris lui-même : c'est une teinte plate de vert ou de bleu sous le contour d'un vase de fleurs, une bonne pâte de rouge étalée sur le visage et arrondie en pommette, ou bien l'ondulation brisée d'une ligne bleuâtre figurant les vagues de la mer. Les traces d'un impressionnisme simplifié sont

apparentes ; car, naturellement, tout en concluant de ces remarques indécises que le coloris des anciens était non pas exact et vivant, mais conventionnel et décoratif, il ne faudrait pas négliger d'observer la part d'excellence qui ne laisse pas d'exister dans toutes les époques de la peinture, même les plus primitives.

Et par contre, il siérait de constater combien pauvre est l'usage des couleurs à l'admirable période des Titien et des Vinci, et combien peu la naissance du genre du paysage lui-même contribue à l'enrichir.

Si les œuvres de Mathieu et Paul Brill, les « inventeurs » du paysage, ne sont pas tout à fait négligeables au point de vue du coloris, qu'est-ce que notre immense et cher Poussin dans l'histoire de la *peinture* de paysage ? Et Claude ?... Ils sont moins importants que Millet, qu'Harpignie, moins importants que Mme Morissot, que M. Mauffra, que M. Moret, que les petits impressionnistes de demain !

Et dans nos XVIIe et XVIIIe siècles, tous les artistes ont une haine égale et du plein-air et du coloris de la nature : les nuances et valeurs du rouge et du bleu semblent ne convenir qu'à la représentation du corps humain.

En effet, d'importance d'abord tout à fait secondaire dans les tableaux, le paysage n'était souvent qu'une esquisse incolore. Même alors que le réalisme dominait dans la représentation des figures humaines, l'idéalisme, le symbolisme même régnait dans le paysage. Puis, devenu un genre isolé il ne fut encore qu'une interprétation de la nature absolument indépendante de l'intensité lumineuse et de l'impression pure des couleurs. On cherchait à être agréable et non à être vrai. Le charme de Watteau ressemble moins à la douceur du printemps qu'à la grâce d'une soie ou d'une belle parure ; et si rien ne ressemble moins à une ferme que la métairie de Lépicié, ce n'est pas parce que Lépicié ne fut pas un bon peintre, mais parce que sa méthode consista dans la recherche de teintes jolies, gaies et bien fraîches, et non de couleurs exactes. Les Hollandais, sans doute,

surent se servir de leurs impressions, et leurs couleurs sobres se rapprochent de la vérité. La *Kermesse* de Rubens houle dans une atmosphère naturelle et c'est une œuvre joyeuse et vivante. Cette peinture faite de taches, opposée à la peinture linéaire des Italiens, est néanmoins plus propre à révéler les nuances et les oppositions que les valeurs réelles des couleurs. C'est ainsi que Corot en les étudiant et en travaillant avec leurs idées et avec cette théorie « que la couleur est la conséquence logique des valeurs » n'a guère plus de coloris que Rembrandt ou que Vinci.

Puis Théodore Rousseau est encore indécis, et Millet conventionnel. Il faut aller jusqu'à Manet pour trouver l'effort originel complet, et il faut entrer en plein impressionnisme pour juger du résultat dè cette profonde tentative.

Boutard, dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts*, en 1826, donne cette définition : « Le paysage a pour objet l'imitation des effets de la lumière dans les espaces de l'air et sur la face de la terre et des eaux. » Ni les timides premiers peintres de plein air, ni les audacieux impressionnistes contemporains ne me semblent avoir bien pratiqué cette formule excellente.

Les premiers ne sont pas plus près de la vérité que les primitifs. Et quant aux seconds, ils sont eux-mêmes les primitifs d'une nouvelle phase de la peinture. Le classicisme de cette nouvelle période différera peut-être beaucoup de ses débuts ; l'art reprendra sa place : on choisira les sujets, on les mettra en valeur et, sans toutefois négliger rien de ce qui est vrai et vivant, on fera des tableaux qui seront autre chose que des études, des œuvres.

On voit en ce moment chez Durand Ruel un tableau charmant de Claude Monet (peut-être le même qui fut exposé en 1886 sous le titre de *Verger au printemps*) : dans le coin d'un verger fleuri, au milieu d'une atmosphère lourde et que l'on devine pleine de chaleur, de senteur et de bourdonnements, une femme est assise sous un arbre plein de soleil, devant une table de fer

où miroite le jour. Elle est allongée dans un fauteuil de jardin, et la ligne de son corps suit la coupe harmonieuse de l'arbre. C'est à la fois une peinture exacte et une œuvre créée. La saison, le paysage, le sujet, l'heure, les détails sont choisis ; mais, en même temps, il n'y a aucun procédé artificiel, aucune fausse convention, aucune déviation dans l'impression visuelle, pure et une.

Voilà un bel exemple d'impressionnisme : c'est à la fois de la sensation et de l'art.

Car il faut bien le dire, nos coloristes savants, en général, ne sont plus des artistes. Ils ne veulent plus entendre parler d'art, comme notre horde de gens de lettres ne veut plus entendre parler de littérature. « Le dessin, la langue, disent-ils, qu'est-ce que cela pour des penseurs, des citoyens libres, des hommes supérieurs. » Il manque à ces hommes de génie les qualités des petits travailleurs : de l'ardeur et de la bonne foi. Assurément il y a des écrivains originaux parmi notre précieuse *jeune littérature*, et il y a des innovateurs parmi nos admirables impressionnistes ; mais ils se contentent de leur brevet d'originalité, et ils ne cherchent pas à perfectionner leur invention. Avec leurs tableaux éclatants, il vous crient : « J'ai une méthode ! » — Mais on le sait bien ! servez-vous de votre méthode. Faites une œuvre d'art et autant que vous pourrez le faire, utilisez votre méthode. Vous êtes devant un paysage ; il vous semble que toute cette prairie est une admirable nappe limpide et bleue, mais si vous mettez sur votre toile une nappe bleue et limpide, croyez-vous que je vais deviner que c'est une prairie admirable ? Si vous aviez placé votre nappe dans un ensemble propre à me faire voir que c'était une prairie, alors sans doute vous m'auriez communiqué l'impression que vous aviez ressenti. Vous peignez l'atmosphère, cela est excellent ; mais ne peindre rien que l'atmosphère, cela est inutile. Or, vous qui, sous prétexte de rejeter toute convention, ne voulez enlever aucun rayon, aucun éclat, aucune ombre du visage dont vous faites le portrait, vous n'hésitez pas à lui enlever



Étude,
par
René Lelong.

souvent de la matière : le charme et la fraîcheur qui sont la première impression d'un visage jeune, vous le négligez parfois tant qu'il faut bien avouer que vous avez souvent traduit le charme par l'horreur. Vous avez négligé l'œuvre pour le procédé.

Certes, j'ai ressenti comme vous la beauté des éclats de soleil sur une fête champêtre ; j'ai vu les couples danser dans l'atmosphère chaude, tourner les robes étincelantes et s'agiter les visages bariolés de reflets et d'ombres ; j'ai eu les paupières envahies de lumières sur des rivages argentés ; j'ai vu sur mon chemin s'imposer la roideur d'une ombre violette. Et une fois, assis sur un banc de la berge du petit square du Pont-Neuf, j'ai vu la Seine venir à moi en petites vagues jaunes et bleues : au loin l'eau stagnait comme une boue jaunâtre ; puis la surface se linéait nettement de bleu et de jaune clair, et dans mon œil je sentais pénétrer la vision d'une infinité de petites lignes jaunes et bleues. Mais à mes pieds, soudain, j'ai remarqué une petite vague toute proche : elle bruissait ; elle semblait vivre ; elle venait en souples sursauts écraser sur la pierre sa chair dorée. Elle était limpide, claire, pure, transparente. Elle me fit rêver longuement... Mais, il faut bien le dire, elle brillait là nettement, bêtement comme les bocaux ovoïdes d'un pharmacien, et comme les chaudrons de cuivre jaune des *Servantes* de M. Bail !

Et je compris qu'il était aussi inexact de peindre la Seine jaune et bleu que de la peindre limpide comme une casserole de cuivre : et je rêvai la collaboration de M. Bail et de M. Pissaro !

A la vérité, je ne souhaite pas un tel succès à l'éclectisme ; mais j'exagère à dessein la portée de mes observations. Je voudrais que les artistes jeunes comprissent qu'ils n'ont qu'une voie à suivre : l'art ; que rien n'en est plus éloigné que les écoles divergentes qui inondent les *Salons* et les *Indépendants;* et qu'il ne faut s'asservir sous aucun procédé, mais au contraire, grâce à l'*usage* de ces procédés, savoir se tenir sur la voie du beau qui

est unique dans tous les arts et qui, seule, dans le sujet qui nous occupe, est capable de mener à bien le peintre paysagiste.

* * *

Je dis que rien n'est plus éloigné de l'art que les expositions officielles, et je pense que l'on ne verra pas là un paradoxe. Comme je le disais au début de ces réflexions, il faut chercher dans les œuvres secondaires et les exceptions des traces d'activité artistique.

Cet important mouvement de la peinture du paysage, est, pour qui sait s'abstraire de l'odieuse importunité des tableaux de genre et de l'éclat de la fausse peinture, assez bien représenté au Grand-Palais. A la *Société nationale* on rencontre Lucien Griveau et ses *Maisons au soleil couchant;* Walter Gay et sa mélancolique *Fontaine Marcella;* Gaston Latouche et toute une salle de justes impressions champêtres et de belles visions de Versailles et avec sa *Partie joyeuse*, un chef-d'œuvre; le Sidaner, le sincère et vrai poète des lumières et des ombres; Marcel Beroneau et sa *Forge abandonnée;* Paul Bocquet, timide mais lumineux; Dauchez, dont *La Baignade* est une œuvre admirable; Charles Cottet avec son exquis tableautin *Près du Village:* Maurice Eliot, impressionniste excellent de *La Rue;* Guignard et sa *Sortie de la bergerie*, juste et savante; Fritz Taulow; Léonce Vaysse et son beau *Soleil couchant;* Courtens et sa *Fin d'automne;* Maufra; Meslé et ses *Vieilles maisons d'Ormoie;* Hawkins; Hochard; Prinet; Lebasque et son *Pont de la Dhuise;* Lebourg et ses *Soir* et *Matin;* Henri Laurent et son *Épervier;* Cadel et sa douce *Fin de journée*, et peut-être quelques autres. Allons un instant aux *Indépendants*, et nous verrons : Diriks, Brindeau, le maître Cezanne, les belles *Baigneuses*, de Rysselberghe, Signac, H. Cross, Petitjean, Lacoste, Vuillard, Ibels, Valloton. Et à la *Société des Artistes français* on peut citer *Le Chemin creux*, de M. Avy; *Autour de la loge*, de A. Beauvais ; *Le Pont Saint-Michel*, de Boggs; Bicknell;

Boggio, dont le tableau intitulé *Juin* me semble être un *Paysage* parfait; Bouché, avec son sobre et vigoureux *Coup de vent;* Boudot; Creswell et son exquis *Paysage,* juste et charmant; Paul Dougherty et ses *Chênes d'automne;* East; F. Jacomin; Fernand Louis et son excellent *Retour de Chasse;* Louis Manceaux; Mesnage et son coin fleuri du *Luxembourg;* Valentine Pêpe et sa belle *Nuit qui vient;* Fernand Maillaud et son *Intérieur d'Église,* œuvre douce, sincère et vraie; Selmy, Serrier, Simonnet, Thompson, Morlot, Gihon, Girardot; et aux aquarelles et dessins, Suréda, Pointelin, Simonnet, Dupuy.

Je ne puis que rester sur cette énumération. A quoi bon faire l'éloge de chacun? Le but du critique doit être de déterminer la voie qu'il conseille. Je me suis efforcé de montrer vers quel but l'activité artistique tend à se diriger, et vers lequel par conséquent il faut pousser les peintres encore non asservis. Je n'ai voulu ériger personne en maître; j'ai préféré échelonner seulement quelques noms sur la route du beau.

*
* *

J'ai peur que l'on m'accuse « d'avoir fait mon Salon un peu à côté ». Je vais donc citer les quelques rares tableaux qui sont des œuvres d'art.

Aux Artistes français, *L'Abreuvoir* de Melle Delasalle. attire les regards, et à juste titre, car c'est une œuvre bien établie; *Les Anglais en Irlande,* de J.-B. Duffaud, sont d'une peinture forte et vigoureuse. Louis Ridel a l'unanime succès des délicats : son *Adieu* est bien l'œuvre la plus charmante et la plus touchante de ce Salon et rarement un peintre a mis dans un tableau plus de rêve et plus d'humanité; il faut voir aussi le petit portrait des modèles de ce tableau; le *Portrait ovale,* de Wery, et les *Préparateurs de raisins secs,* de Sorolla y Bastida font affluer le public dans la petite salle qui touche au grand hall des *Toiles à voile* (*Eva la dompteuse, Les Sirènes, Les Femmes colosses L'Homme*

volant, etc... tout cela est bien déplacé à l'entrée du Salon, tandis que ce serait si attendrissant sur les baraques de la foire de Neuilly). Pour faire diversion, voyez donc l'exquis *Portrait* de Hebert.

Henri Martin expose une admirable *Bucolique* qui obtient le suffrage de ceux qui aiment le soleil et la vie mêlés aux ombres et aux rêves ; et il expose aussi un charmant portrait de fillette aux yeux naïfs, plein de douceur et de vérité. M. Avy a un *Départ pour Cythère*, aussi bon de peinture que mauvais de conception, et ce n'est pas un petit éloge. J. Chanson a peint une belle *Fontaine des Fauves*, Devillario une *Eglogue* très bonne et un remarquable portrait de jeune fille. Faivre expose d'exquis portraits de femmes; Grau un beau panneau; Albert Laurens, *Les Gerbes*, œuvre forte de matière et de pensée ; Leigle, *Mère et enfants*. René Lelong a un beau portrait d'homme et *Un Soir* d'une peinture très solide et d'un sentiment très profond ; Mme Gonyn de Lurieux, un *Après Vêpres*, bon et charmant ; Menet une *Margot* d'une vie énorme ; Royer, une excellente toile, *La Soupe*. Alexandre Séon, dont il faut admirer longuement l'exposition actuelle chez Petit (*Rousse, La Sirène, La Petite Fée, Les yeux clos, Fillette, Le Poète Louis Le Cardonnel* et surtout *Sourire*), a au Salon une très belle *Sphinge*. Simon est toujours à admirer, Troncy, Walcott, Dufau, Vollet, J.-J. Lefebvre, ont des œuvres sérieuses. Jean Pierre, avec son *Arrivée*, se révèle un artiste vigoureux. Il faut citer aussi l'aquarelle de Naudin, le panneau de Gorguet, et les *Sardinières* de Jules Adler, un pur chef-d'œuvre.

Aux dessins de la *Société nationale*, il faut noter les œuvres de Louis Legrand, et aller en voir d'autres chez Pellet. Ses *Heures* et sa *Faune parisienne* sont d'un dessin aussi ferme qu'original et il faut souhaiter à Louis Legrand un succès qu'il mérite, car il est capable, si on lui confie des œuvres de vrais écrivains, de renouveler l'art un peu négligé de l'illustration des livres.

Je trouve encore d'excellents noms à ce même Salon :

Jeanniot et Lavery qui exposent de très beaux portraits ; Anglanda, dont les gitanes et les parisiennes ont une égale ardeur de vie ; Armand Berton et sa belle *Leçon de musique;* Francis Guiguet et ses scènes pleines de douceur ; René Ménard, auteur de tant de belles œuvres d'inspiration antique et qui à côté de ses paysages somptueux expose un beau portrait d'homme ; E. de Pury, Botkine, Montenard, E. Brin, Morisset, Tournès, Louis Picard et sa *Femme à la rose*, E. M. Ruty, avec un beau panneau décoratif; Le Riche et un bon portrait; Osterlind (dont il faut voir un très bel ensemble d'œuvres chez Hessèle); Jean Veber et ses succulentes toiles pleine de vie et de joie ; Métivet, Payne, Prinet, Stewart, Mlle Campbell Macpherson, Willette, Zuloaga. Et je veux finir avec le nom de M. Edouard Saglio, qui a exposé trois œuvres très belles : *Coin de buanderie* est un tableau excellent, et digne d'admiration.

Aux *dessins et cartons*, de beaux Grasset, d'exquis Aman Jean, des Cadel, La Gandara, Girardot, de Groux, Sain, Lucien Simon, et un ensemble admirable de dessins d'Eugène Vidal (*Liseuse*, *Femme nue*, etc...).

Et enfin, aux objets d'art, je relève les noms de H. de la Nézière (un paravent gracieux, moderne et familier); Henri Gillet, dont les décorations d'appartement sont, en même temps que des fantaisies nouvelles, des œuvres d'art de premier ordre ; Vallgren avec ses délicieuses petites bretonnes, et Mme Vallgren avec ses précieuses et belles reliures; et enfin au milieu des mobiliers modernes, une jolie chaise longue est signée Tonny Selmersheim.

Cet extrait d'une soixantaine sur quinze ou vingt mille numéros me paraît très suffisant. Quant à parler des mauvais envois, j'y renonce, faute de place : il fallait le Grand-Palais pour contenir tant d'horreurs, et il faudrait la voix de Jean Chrysostôme pour les excommunier.

Pierre de QUERLON

L'ART DU PORTRAIT, PAR JACQUES DES GACHONS.

Un poète disait d'un autre poète : Il n'ira pas loin ; il n'a pas le secret. *Quel secret ? Celui, répond Diderot, de présenter des objets d'un grand intérêt, des pères, des mères, des époux, des femmes, des enfants.*

Et c'est une grande joie chaque année d'aller découvrir, au Salon, les artistes qui ont le secret et qui, en notre nom, le transmettront à nos petits-neveux et aux âges futurs. Je ne mets rien, en art, au-dessus d'un beau portrait. Y a-t-il d'ailleurs dans le spectacle de la vie quelque chose de plus intéressant qu'un visage, quel qu'il soit ? J'envie le peintre, dont c'est le métier de regarder, qui connaît son bonheur. « Mes modèles croient que je ne saisis que les traits de leur visage, disait La Tour ; mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu et je les remporte tout entiers. » Celui-là connaissait son précieux privilège ; aussi reste-il le premier portraitiste français.

Le portraitiste s'apparente au psychologue et à l'auteur dramatique ; du premier il doit avoir la finesse, la profondeur, la subtilité, du second le don de vie et de mise en scène. Un portrait, c'est une biographie vivante, c'est tout le drame d'une existence. On y doit voir les ravages du temps, deviner les pensées qui gouvernent. Le physique et le moral s'y disputent la préminence.

Il y a deux sortes de portraitistes : en général l'artiste de ce genre est à la merci de son modèle. Cependant il existe toute une catégorie de peintres qui se servent des têtes d'autrui pour exprimer leur propre personnalité. Baudelaire préfère les distinguer en historiens et en

poètes : Ingres d'un côté, Lawrence de l'autre, l'un s'appliquant aux traits de la physionomie, l'autre à l'atmosphère. Toutes ces divisions sont bien absolues : notre temps, acharné à toutes les barrières, n'a pas épargné celle qui sépare entre eux les genres. Mais par un effet inattendu et logique ces grandes classes d'artistes, ces écoles à la dévotion de puissants chefs, sont remplacés par mille petites chabelles. Le nivellement général aboutit à l'exaspération des personnalités. Personne n'obéit plus, mais tout le monde commande. Beaucoup s'essoufflent à jouer ce rôle pour lequel ils ne sont pas nés, mais à côté d'eux se dressent de beaux artistes, robustes et originaux, loyaux et réconfortants.

On peut faire ce mois-ci grâce à la proximité du Petit et du Grand Palais une rapide excursion à travers les portraitistes modernes depuis l'énergique Cranach avec Charles-Quint et Jeanne la Folle, *depuis les somptueux Velasquez et Van Dyck, jusqu'à Besnard, Renoir et Carrière. Voici Mignard avec son petit* Louis XIV, *poupin assuré d'un long règne et, tout à côté, le* Roi de Rome *de Lawrence à la bouche hésitante, au front trop large, marqué pour l'exil et l'oubli. De Greuze* Innocence, *type achevé de ses fillettes aux pudeurs admirables. De Pierre Guérin, de Boilly, de Chardin et du baron Gros, de Franz Hals et de Guyp des œuvres inégales que fortifient le rapprochement avec d'innomables et encombrants contemporains. Mais cette expositon de l'Enfance ne veut être qu'anecdotique : voici sans signature un* Casimir-Périer *déjà beau, un* Président Carnot *déjà doux et sage. Henner avec une déli-*

cieuse petite Henriette Fouquier, *Renoir avec la* Famille Charpentier, *si mouvementée, Levy-Dhurmer, Boutet de Monvel, Boldini, Abel Faivre, Hebert* (la Vierge et l'enfant Jésus) *et surtout Besnard, avec sa* Famille *si vivante, représentent bien l'art d'aujourd'hui.*

Que ne puis-je parler longuement des admirables Maternités *d'Outamaro ! Quelle jolie franchise animale, quelle grâce amusante dans ces jeunes femmes pour qui nourrir est un jeu. Quelle insouciance vigoureuse et spirituelle dans les gestes des gosses pendus aux seins nus et pudiques !*

Mais les oriflammes du Grand Palais nous hêlent de leurs longs claquements.

Le Pape Léon XIII *honore deux salles, sinon deux peintres. Celui de Benjamin Constant est le meilleur : c'est comme le symbole de la joie pure et de la vieillesse sans reproche. Du même peintre, pleine de douceur loyale, dans une robe d'une élégance discrète, la nouvelle reine d'Angleterre. Le* Richelieu *de Chartran, le* lieutenant-colonel Marchand *de Humbert,* l'explorateur Foureau *de Lazergue complètent la série des célébrités. Sauf par Puech, à la sculpture, M. Loubet a été trahi par les artistes chargés de faire passer sa silhouette heureuse à la postérité.*

Hébert, le doyen de nos grands peintres a exposé le portrait d'une fillette et celui d'une jeune fille, d'une saveur délicieuse. Je considère que les Servantes *de M. J. Bail ont droit à être citées ici, chacune des trois ayant sa physionomie propre, malgré la parenté qui semblent les unir ; je les voudrais moins figées. Portraits*

aussi les deux silhouettes maniérées et presque diaboliques de M. Avy : l'Embarquement pour Cythère : *l'homme espère et regrette, la femme se souvient et n'ose sourire tout en s'abandonnant. Le* Thé *et surtout la* Manucure *de M. Caro-Delvaille sont des tableaux solides, vivants, originaux : comme cette jeune femme alanguie à bien le visage, la pose et les gestes de la jolie chatte des five o'clock et la vieille ciseleuse de griffes a la gravité qui convient à son sacerdoce. Citons des noms : Mlle Delasalle* (Benjamin-Constant), *Azema (une terrible* Messaline) *Chabas, L. Bellemont* (Sirènes), *Mlle Trouessart, pour arriver plus vite à deux petits chefs-d'œuvre de grâce, la* Femme à l'éventail *d'Abel Faivre, femme ou pêche et l'*Adieu *de Louis Ridel dont la mélancolie est si puissante. Je m'en voudrais de ne pas noter les visages cuits des* Porteurs de raisins *de Sorolla y Bastida et les nudités trapues de Mlle Duffau et parmi les portraitistes proprement dits : Paul-Albert Laurens (sa femme), L. de Joncières (son père), Laura Leroux, Géo Roussel et Frédéric Lauth, portraitiste à la mode.*

Un tourniquet et nous voici à la Société Nationale où les toiles sont moins entassées, mais où les artistes véritables sont plus nombreax Dans la même salle, La Gandara et Blanche, l'un aux aristocraties précieuses, l'autre vigoureux et sobre : je donne la palme au tableautin sans nom du premier et à la fillette qui s'éveille du second, ce sont deux œuvres sans contrainte. La Demoiselle d'honneur *de Raffaëlli a un petit air ingénu et gourmé qui n'est point déplaisant, mais pourquoi le reste de la noce a-t-il l'air d'une descente de la Courtille ?*

M. Courtois connaît les secrets de la chair brune et M. Dagnan-Bouveret a trouvé en Mme G. M. le modèle idéal pour son art sévère el droit. La peinture ingénue et souriante de M. Maurice Denis forme un reposant contraste avec les toiles guindées et roublardes d'alentour. Et nous voiçi en pleine poésie avec M. Aman Jean dont toutes les gracieuses héroïnes rêvent dans des paysages d'une invention discrète. Des noms : Grollier (sa propre effigie et Mrs John M. Clark), *Osterlind, Le Pan de Ligny* (Bretonnes), *Vidal (si savoureux), H. Le Riche, Friant, Lee Robins, Zorn, de Groux, Hawkins, Mlle Lemoigne (son père), Griveau, Brindeau, Marie Villedieu. Le macabre Auglada voisine avec le vaporeux Louis Picard. Armand Berton possède le don d'exprimer la vie courante. Lavery, Jef, Lempoels et Mesnard sont d'excellents portraitistes par des moyens personnels. J'approuve le jury qui a récompensé M. Morisset qui peint son propre intérieur sans doute d'une façon si bienveillante et si touchante. Les yeux de* Mlle Akté, *par Edelfeldt, lui dévorent le visage et le jour de la rampe qui l'éclaire est bien celui sous lequel on doit nous faire apparaître cette jeune artiste au talent original. Et nous arrivons aux Simon et aux Besnard, les deux peintres peut-être qui se rapprochent le plus des définitions que je donnais plus haut de l'art du portrait.*

Simon, dans sa Procession en Bretagne, *groupe toute une famille de types paysans sculptés en pleine pâte, durs de cuir et dont la petite âme instinctive affleure. A côté, ses deux vieillards, Philémon et Baucis*

modernes, sont une œuvre grave, sobre et haute.

En face de sa Féerie intime, *le tableau sensationnel du Salon de 1901, Besnard expose un portrait qui me semble être le chef-d'œuvre de ce rare artiste :* Mme C... *va descendre de chez elle pour un dîner en ville ; un moment assise sur un canapé de son salon, elle a les bras nus sous une somptueuse sortie de bal doublée de satin orange et dont l'énorme nœud de velours noir pend jusqu'à terre accentuant les teintes de la chair. Le profil curieux, l'oreille petite, les cheveux où l'or se mêle du violet ambiant, la robe de soie éclatante et mate par endroits, tout collabore à l'effet décoratif et au réalisme merveilleux de ce portrait que le cadre semble pouvoir à peine contenir, tant les détails sont nombreux, importants et nécessaires.*

JACQUES DES GACHONS



Paysan, esquisse de
FERNAND MAILLAUD.



Comme toujours, maints professionnels ont tenté, sans amour réel ou sans qualités suffisantes, la représentation historique ou l'interprétation symbolique des sujets sacrés. Et, comme toujours, les superficiels vont répétant que l'art religieux se meurt. C'est à peu près comme si l'on niait la vigueur de notre littérature parce que la postérité de d'Ennery et de Richebourg encombre les théâtres de drame et les périodiques à feuilletons. L'art religieux, en effet, n'est point manifesté par les peintres qui traduisent en tableaux de genre l'Ecriture Sainte ou les sculpteurs qui donnent à des figures quelconques les noms de Jésus, de Marie, des Bienheureux, mais bien par les artistes en état d'écrire les sentiments pieux. Or, des artistes ainsi doués. il en est encore. Si le plus grand de tous, Paul Borel, tout à ses travaux de

décoration, n'expose pas (1), un autre maître, non des moins affectifs, M. Sautai, montre chaque année, au Salon des Artistes Français, qu'une physionomie et une attitude révèlent admirablement la spiritualité d'un être. Son Saint-François d'Assise en oraison *et sa* Religieuse en prière, *œuvres d'un mystique très psychologue, relèvent de l'art religieux au même titre que la* Vie de Sainte-Ursule *de Memling.*

Ce sont ces qualités de révélateur d'âme qui manquent à M. Besnard, réalisateur puissant, coloriste curieux, mais avant tout peintre de carnations. Toutefois, il a réussi quand même à s'élever au-dessus de la matière, dans plusieurs des cartons tracés pour la décoration du sanatorium de Berck (Société nationale). La première figure agenouillée du groupe de gauche, dans la Résignation, *exprime fort bien, par son visage autant que par sa posture, l'abandon chrétien à la volonté sainte. Le geste du Christ, dans la* Résurrection, *est évocateur d'espérance autant qu'harmonieux.*

La Jeanne d'Arc *de M. P. H. Flandrin retient par son recueillement et son style (Artistes Français). Le* Christ flagellé *de M. Jean Béraud (Société nationale), allégorie d'une cruelle actualité, émeut comme l'*Homme de toutes les douleurs *d'Holbein, grâce aux mêmes qualités d'observation et de réalisation rigoureuse. L'auteur qui, jusque-là, gêné par une manière trop analytique, n'avait point dépassé la scène de genre, ni réussi*

(1) Nous avons dit la vie et les œuvres de Paul Borel, vieil artiste encore presque inconnu en dehors de Lyon, dans les Annales de philosophie chrétienne, *numéro de septembre 1900.*

à rendre sensible son émotion, atteint à l'art par cette page et donne enfin une leçon aux mondains par une œuvre.

Le Christ symbolique que M. Wencker (Artistes Français) a représenté dispensant la Sainte Communion aux fidèles, embellit de mansuétude sa noblesse presque majestueuse. Et la plupart des assistants présentent des faces d'une heureuse expression.

*M. Béraud appelle au repentir, au retour sur soi-même, par un tableau douloureux, Mme V. Demont-Breton (Artistes Français) incite à l'adoration par une scène intime des plus rassérénantes, l'*Etoile du matin, *Saint-Joseph prosterné devant le divin Enfant. M. Maurice Denis (Société nationale), avec son* Christ aux petits enfants, *évoque, dans une gamme de lumière supraterrestre, la pureté et la douceur évangéliques. Avec des formes mieux construites, son motif ne serait pas loin d'être un chef-d'œuvre. La* Madone aux Anges *(Artistes Français) de Mlle Elisabeth Sourel, dont la puissance de décorateur s'affirme de mieux en mieux, charme comme une fresque de Ghirlandajo et attendrit comme une hymne hyperdulienne. Et* La Foi *(Artistes Français), de Mlle Emma Thollier, une débutante aux dons peu communs, impressionne par sa réelle piété. Sous un arceau roman, une vieille femme et une jeune fille prient avec ferveur, celle-ci les yeux fixés sur son livre, et le rayonnement de ces visages méditatifs, de ces regards ouverts au divin, justifie le titre du tableau. Le surnaturel se trouve ainsi symbolisé de la manière la plus naturelle, — la meilleure en art assurément. Au point de vue purement*

plastique, il faut louer la structure ferme, le modelé large et le dessin significatif de ces orantes ; la dominante brune et blanche des tonalités achève d'imprégner d'une grandeur austère cette œuvre qui constitue mieux qu'une promesse.

En sculpture, nous ne voyons à signaler que les têtes de Vierge de M. Léonard, ces sœurs des florentines de la fin du XVe *siècle. qu'illumine une piété suave (Société Nationale) ; le Christ consolateur du haut-relief de M. Recipon* (Chacun porte son faix) *qui ne manque ni de bonté, ni de dignité, et le Religieux de M. Lenormand, dont la tête, intelligemment étudiée, reflète quelque vie intérieure (Artistes Français).*

LES ARTS DU DÉCOR INTIME

La renaissance de ces arts est évidente aujourd'hui. Dans l'un et l'autre Salon, les objets et motifs de saine originalité l'emportent sur les ouvrages médiocres. On peut regarder comme close la phase des tâtonnements et des hyperboles. Aux Artistes Français, *M. Lalique remporte de légitimes succès avec ses bijoux d'un naturisme charmeur. A la* Nationale, *M. Edme Couty triomphe avec une décoration tissée. On sait que le maître excelle à tirer de la flore une ornementation aussi vivante que stylisée et qu'il a le secret des nuances qui réjouissent et reposent. C'est une harmonie merveilleuse qu'il vient de réaliser sur un fond crème, avec quelques verts, quelques jaunes grisoyants, de subtils roses et de modestes blancs. Son panneau central a la fraîcheur idyllique des peintures murales de la grande Grèce et ses*

parures de portières sont de purs chefs-d'œuvres qu'enjolivent à souhait les fines dentelles de M. E. Henry.

Les vases de M. Delaherche, les émaux de M. Thesmar, les grés de M. Bigot offrent comme toujours maints enchantements. On relève aussi d'agréables et rares tonalités sur les vases de MM. Agathon Léonard et Tiffany ; sur les grés de MM. Vallombreuse et Moreau-Nélaton ; sur les tissus de M. H. Gillet, dont la palette rappelle les tapisseries délicieusement fanées et les paysages rouillés par le soleil automnal ; sur les velours de M. Friedrich, les verreries de M. Reyen, le paravent fleuri de M. Desma, les compositions de M. E. Brisset, de Mlle Bissonnet. Et l'on se plaît à contempler les souples jeux de lignes, les expressives silhouettes des décors dûs à MM. F. Aubert (mobilier), De Feure (faïences), M. Michel (cuirs), Ch. Meunier, Belville, Combette (id), J. Brateau (étains), à Mme Claire du Locle (cuirs), à Mlles Rouzaud (id), M. Johnston (point coupé), F. Boyer (tenture). Le motif de celle-ci attire particulièrement l'attention. C'est un essai, mais il reflète une personnalité qui ne tardera pas à se dégager. Mlle Boyer possède un dessin sérieux et ce qu'on peut appeler l'imagination décorative. Attendons de cette jeune fille des œuvres d'un style exquis.

Enfin quelques décors à figures font, en des notes très différentes, d'excellents effets ; ce sont : les paravents de MM. Clermont et de la Nézière et la sobre élégie de M. Hubert de La Rochefoucauld.

Alphonse Germain

TABLETTES

NOTES SUR LE THÉATRE A PARIS

La Course du Flambeau (Vaudeville) et *La Veine* (Variétés).

Un caillou blanc pour marquer l'année 1901 qui a produit, à quelques jours d'intervalle, la *Course du Flambeau* de Paul Hervieu et *La Veine*, d'Alfred Capus.

« Vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler des « lampadophories » ? dit le père Maravon de la *Course du Flambeau*, à Sabine Revel, l'héroïne du drame. Voici ce que c'était : pour cette solennité, des citoyens s'espaçaient, formant une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second qui le transmettait à un troisième, et ainsi, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre à un autre. Et alors, dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette Course du Flambcau l'image même des générations de la vie ; ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis Platon et le bon poète Lucrèce. »



M. Paul Hervieu,
par M. Ernest La Jeunesse.

Et c'est comme l'épigraphe de cette belle et grave œuvre où l'auteur des *Tenailles* et de la *Loi de l'Homme*, l'acerbe critique des légalités outrancières, a peint, ne les pouvant blâmer, les conséquences de cette loi universelle qui veut que les parents se sacrifient pour leurs enfants. J'ai une respectueuse admiration pour tout le

théâtre de Paul Hervieu et je n'en excepte pas la première et poignante manifestation : *Les paroles restent*. Mais jamais je n'avais été ému par cet écrivain au point où je viens de l'être à la représentation de cette tragédie bourgeoise. Car par sa droiture, sa noblesse, son fatalisme et aussi par sa langue, *La Course du Flambeau* est autre chose qu'un drame ; c'est, froide et désespérée, dans sa robe de deuil, la tragédie antique tout à coup ressuscitée et versant l'effroi dans les cœurs... Sabine Revel, la mère, c'est vraiment la douleur humaine dans toutes ses phases, depuis le sacrifice consenti jusqu'au crime obligatoire ; Marie-Jeanne, la fille, c'est la génération nouvelle, ingrate et égoïste, et qui veut vivre, quand même, les yeux secs, le cœur durci ; Madame Fontenais, la grand'mère, c'est la vie aride du vieux chêne, abri de ses rejetons, qui ne veut pas sacrifier les rameaux dont l'ombre est funeste : la hache de la logique vitale aura raison des rameaux et du vieil arbre. C'est de la vie âpre, volontairement noire et déserte, sans oasis de joie. C'est le malentendu éternel des générations. En face de l'amour maternel héroïque, voici l'amour filial réduit par les événements à sa plus simple expression naturelle. Car la vie regarde devant soi. « Quelle misère ! crie Stangy racontant la mort de son petit garçon ; ceux qui nous ont donné la vie, c'est donc à peine si nous nous retournons quand, derrière notre dos, la mort les fauche. Mais quand, en avant de nous, c'est notre enfant qu'elle vient prendre, c'est-à-dire notre propre ouvrage, la création personnelle dans laquelle nous nous mirons, alors notre égoïsme ne se console plus. »

Au sortir de cet obstiné cauchemar, qu'il fait bon aller voir *La Veine* vous sourire. Alfred Capus regarde l'existence avec plus de confiance. Il ne la prend pas au tragique, pas même au sérieux. Jeune soldat aux yeux loyaux, il la traite en camarade de chambrée qu'il faut amadouer ; il lui offre des cigarettes. Elle se laisse flatter et, bonne fille, elle apporte la fortune, l'amour et la tranquillité. Cette façon familière de regarder les choses de ce bas monde n'empêche pas l'auteur de creu-

ser très avant dans le cœur ; le troisième acte de *La Veine*, la scène de jalousie de l'exquise amante et la sincérité roublarde du pauvre homme pas maître de soi, sont parmi les plus belles audaces du réalisme sentimental contemporain. Sans doute, les héros de Capus appartiennent presque toujours à un monde intermédiaire, en formation et dont les devoirs ne sont pas très officiellement délimités, mais cela autorise à plus de franchise, à plus de liberté, à plus de bienveillance. « Il n'y a que les déclassés qui jouissent vraiment de l'existence, maintenant ! » dit Georges Desclos, de *Rosine*, qui est un peu le frère de Julien Bréard de *La Veine* ; et c'est assez exact : ils ont brisé des barrières et ruent en plein air ; ils sont en récréation ; mais la vie n'est pas qu'une récréation, il faudra replanter de nouvelles bornes, reconstruire des murs nouveaux.

Entre les gémissements du bagne de Paul Hervieu et les cris adolescents et quiets du luxembourg d'Alfred Capus, il y a bien d'autres façons d'accueillir la vie, ses faveurs et ses embûches. La vie n'est ni si noire ni si vaine, ni si compliquée, ni si simple. Mais l'artiste est toujours partial et l'on ne saurait blâmer ni l'optimisme de Capus ni le pessimisme d'Hervieu : chacun est l'expression ardente d'un tempérament hors du commun.

Les premières de ces deux pièces furent un égal triomphe. L'avenir donnera peut-être un rang différent à chacune d'elles, mais si éloignées qu'elles soient l'une de l'autre, leur parfaite interprétation fait qu'actuellement on ne peut que les admirer sans réserve l'une et l'autre. Les noms des grands comédiens qui collaborèrent à ces deux pièces sont inséparables, cette année, du nom des dramaturges ; ce sont ceux de Mmes Réjane, Granier, Daynes-Grassot, Lavallière, de MM. Guitry, Brasseur, Dubosc, Lerand, et il convient de ne pas oublier les artistes du second plan : Mmes Lender, Thomsen, Bernou, MM. Guy, Nertann, Numa.

Voilà certes deux œuvres qui consolent d'une élection académique hâtive et des derniers « actes » de la Comédie Française.

JACQUES DES GACHONS.

LES POÈTES

Emile Verhaeren, *Petites Légendes* (Deman, éditeur, à Bruxelles). — Jean Moréas, *Les Stances*, IIIe, IVe, Ve et VIe livre (Edit. de *La Plume*). – Maurice de Faramond, *Monsieur Bonnet* (Edit. de la *Revue d'art dramatique*. — Edouard Ducoté, *Le Barbier de Midas* (Edit. de l'*Ermitage*. — Touny-Lerys, *Dans l'Idéal et dans la Vie* (Edit. de *Gallia*, Toulouse). — Jules Chopin, *L'aube grise* (Vanier, éditeur). — Georges Bouyer, *La Maison* (Vanier, édit.). — Marius Mellot, *Les Rancœurs* (Vanier, édit.) — Alfred Joubert, *Les Jardins de la Déesse* (Vanier, éditeur). — René Gresyl, *Sonnets et Ballades* (Vanier, éditeur). — Théodore Maurer, *Les Femmes de Shakespeare* (en la Maison des Poètes). — Armand Praviel, *Poèmes mystiques* (Edit de la *Lutte*, Bruxelles). — Jehan Maillart, *Yolaine* (Edit. de l'*Idée libre*).

Les *Petites Légendes* d'Emile Verhaeren nous montrent du poète une figure nouvelle: celle du conteur. Son génie d'ailleurs s'est fort bien plié à ce genre et ses vers d'apologues, libres mais rimés, sont souples et fort agréables. Mais malgré cette nouveauté de forme, et malgré la naïveté un peu monotone de sa matière, Verhaeren reste bien lui-même dans cette nouvelle œuvre. Sa puissance créatrice a libre cours dans ces contes dont quelques-uns sont parfaitement conformes à son tempérament : dans *Jean Snul* particulièrement, il était dans l'esprit de la légende et dans le génie de Verhaeren de faire de ce charmeur de bêtes un personnage tout différent, un homme plus puissant, plus bestial, plus effrayant que le « meneur de loup » du Berry, par exemple. Et l'impression générale de l'œuvre est singulièrement forte : cette série de fresques de cabarets et de plein air qui nous fait passer des intérieurs dignes de Teniers aux fêtes champêtres dignes de Rubens, est peinte avec une netteté et une solidité admirables. *La Saint-Pierre* avec ses descriptions de gars pataudss, *La Statuette* avec son mélange de rusticité et de mystère, *Le Pèlerin*, avec le récit de la journée où, de kermesse en kermesse, le serviteur du jeune malade s'en va vers la Dame de Montaigu. sont de beaux poêmes pleins d'un grouillement ardent de vie et de joie.

Quant au second volume des *Stances* de Jean Moréas,

il faut bien dire que nous n'avons jamais vu le poète mieux inspiré : c'est une œuvre si parfaite qu'on voudrait avoir l'audace de le comparer à de chers et grands noms antiques. La beauté classique de ce recueil, n'est d'ailleurs que l'enveloppe de l'œuvre, qui reste essentiellement originale ; Moréas est toujours Moréas, et tout compte fait, au lieu de l'aller placer parmi les grands poètes des anciennes anthologies, il vaut mieux le laisser entre nous, le premier entre nous.

Deux pièces de théâtre, *Monsieur Bonnet*, de Maurice de Faramond, et le *Barbier de Midas*, d'Edouard Ducoté, méritent d'être placées en première ligne parmi les livres de poésie.

Le Barbier de Midas est une comédie fraiche, solide et originale. La tentative de théâtre poétique, qu'Edouard Ducoté inaugura par *Calypso*, un excellent dialogue à lire, puis par *Hercule chez Omphale*, un admirable spectacle, se formule nettement dans cette pièce. Cette fois il a réussi à donner à ses vers libres une forme dramatique, et à son inspiration de poète une incarnation vive et souple, qui s'acclimatera aisément à la scène. Être gai, voilà ce que nos poètes ne savent plus être, être gai, être spirituel, sans cesser de faire de l'art, d'imiter les classiques et d'avoir devant les yeux l'image du beau ! E. Ducoté donne là un exemple dont il ne faut pas amoindrir l'importance. Pourquoi, en général, nos poètes ne veulent-ils pas *plaire* et pourquoi nos auteurs dramatiques ne veulent-ils pas faire des *œuvres d'art?* Il faut voir là, non un parti pris, mais un manque de force chez les uns comme chez les autres. *Le Barbier de Midas* est une œuvre amusante et belle : il faut affirmer que c'est un exemple admirable.

Le sens et la ligne ont une force et une délicatesse égale dans cette comédie ; et ce n'est pas un petit mérite de savoir tout ensemble camper un personnage, avec une physionomie et un caractère vivants, et donner à leurs paroles une expression vraie, c'est-à-dire naturelle et pure. C'est une œuvre excellente qui mérite l'édition

luxueuse et rare qui la revêt, et qui, en même temps, est prête à affronter les applaudissements du grand public des théâtres.

Il est bien tard pour insister sur *Monsieur Bonnet*, la pièce très neuve et très originale aussi qui fut jouée à l'*Œuvre*. Sans doute ce drame roide et violent manque un peu de souplesse et l'auteur ne s'abaisse pas volontiers vers le public ; mais il fait vivre des personnages, des foules ; il sait dramatiser des idées, des théories. L'exposition du premier acte grouille de vie ; les scènes d'amour, de Cécile et de M. Bonnet, sont fraiches et grandes, et il y a une puissance incontestable dans cette lutte d'idées du troisième acte vif et émouvant. Maurice de Faramond est un auteur original et il faut le louer de sa tentative, puisque son but est la beauté.

Au contraire de ces deux pièces, la tragédie de M. Jehan Maillard, *Yolaine*, vise plus à la complexité grandiose qu'à la belle simplicité. L'effort du poète est assurément très grand : il faut beaucoup de pensée, d'imagination et de labeur pour construire un drame comme celui-là : mais on doit penser, imaginer et travailler dans la seule voie qui soit la bonne, celle du beau unique et vivant pour faire une vraie œuvre d'art : il ne faut pas étaler son talent, il faut s'en servir.

Parmi les volumes de poèmes qui ont récemment vu le jour, il faut noter celui de M. Touny-Lerys, le directeur de la revue *Gallia* : *Dans l'idéal et dans la vie* contient de fort bons vers et comme l'auteur nous dit qu'ils datent de sa dix-huitième année, il ne faut pas désespérer que M. Touny-Lerys devienne un de nos bons poètes : ses *Filles d'Eros* qui étaient admirables et sa *Marriette* qui ne l'était pas, nous prouvent que ce jeune écrivain a une voie déterminée où il doit se retrancher : et il n'est pas à plaindre ; il y a tant de gens qui n'en ont pas du tout.

Ernest Gaubert a publié à petit nombre sa belle *Reine Latina*, entendue à la Bodinière.

Louis Payen, en une petite brochure, chante avec sa riche et savoureuse vigueur l'histoire de *Persée.*

M. Léon Bocquet, dont nous reparlerons, a donné, en la ***Maison des Poètes,*** un volume de vers, ***Flandre,*** qui le place dans les premiers rangs des poètes vrais : c'est un livre plein d'amour et d'art.

M. René d'Avril vient de publier la troisième série de son ***Année musicale à Nancy,*** dont les comptes rendus sont d'un mélomane très documenté, et d'un poète.

M. Jules Chopin, auteur de *L'Aube grise*, est un fantaisiste parfois très agréable : je ne puis pas malheureusement insister sur son livre, qui est très gros, et qui date déjà de plusieurs mois. J'en dirai autant des *Rancœurs* de Marius Mellot, où la bizarrerie tient la place de l'originalité, mais où la pudeur n'est pas du tout représentée. Et que dirai-je du livre de M. Gresyl qui prétend que « les critiques sont des gens charitables qui cherchent toujours à faire profiter leur prochain de la science qu'ils ont acquise... » Il n'est d'ailleurs ironique que dans sa préface et il me paraît sincère dans sa *Ballade des pauvres poètes qui n'ont pas de talent.*

M. Théodore Maurer, dans ses *Femmes de Shakespeare*, nous montre la souplesse de son talent : il passe aisément de Juliette à lady Macbeth. Toutefois il faut bien dire qu'il est mieux inspiré par la douceur simple que par la passion ou l'horreur; ses poèmes sur *Cordelia* ou *Ophelie* sont charmants. J'aime aussi sa *Chanson des couleurs :* le bleu, le blanc... M. Théodore Maurer manie facilement et agréablement le sonnet.

M. Armand Praviel, le directeur de l'*Ame latine*, mériterait qu'on s'arrêtât plus longuement à ses *Poèmes mystiques.* Car, outre une inspiration forte et pure, ce livre a encore le mérite d'être une œuvre de forme très remarquable. Souvent on songe en le lisant au solide vers de Leconte de Lisle, et quelquefois aussi au Verlaine de *Sagesse.* Des figures pleines de piété et de bonté, des intérieurs paisibles d'églises, et au milieu de cela

de belles paroles simples et une foi vivace, tel est l'ouvrage de M. Armand Praviel.

Il me reste encore deux petits livres : le premier, le *Jardin de la Déesse*, de M. Alfred Joubert est luxueusement édité par la librairie Vanier, et il en mérite la peine. Il y a de vrais reflets de beauté antique dans certains poèmes comme les *Joueuses de Flûte* ou l'*Orgie* ; un peu plus de simplicité et un effort vers la nature seraient profitables à M. Joubert, et à ses lecteurs aussi, car nous aurions alors en lui un poète plein d'attrait. Souhaitons que le roman qu'il prépare ait la même grâce, mais plus de simplicité que son petit livre de poèmes. Le second volume est de M. Georges Bouyer. Sa *Maison* a vraiment une physionomie fort douce et on y est accueilli avec bonté. J'aimerai toujours les vers naïfs et clairs, et c'est pourquoi j'aime un bon nombre de ceux de M. Bouyer. Mais pourquoi tous ses poèmes contiennent-ils les mots *fenêtre*, *carreau*, *rideau* et *volet ?*

Je ne saurais mieux terminer ces notes qu'en conseillant la lecture et l'étude de la conférence d'Henri Ghéon, *la Poésie et l'Empirisme* (Edition de l'*Ermitage*). Les poètes y apprendront à diriger leur œuvre, à ne point négliger le souci de la beauté. Ghéon a raison de remarquer combien nos contemporains ont peu « un souci d'art commun ». « Balzac pouvait sentir Hugo, Racine, Bossuet. Mais quel point de contact entre un Curel, un Rosny et un Moréas, par exemple? » Il faut être uni, c'est-à-dire s'efforcer le plus possible de discerner la *beauté* pour aller à elle : c'est sur ce chemin là que l'on doit se rencontrer.

PIERRE DE QUERLON



Etampes. — Imp. LECESNE. *Le Gérant :* L.-DIDIER DES GACHONS.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef : Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris 16[e].

Collaborateurs artistiques : Paul Berthon, P. Bocquet, Ch. Charpiot, André des Gachons, Detroy, H. Gillet, Grasset, Giffard, R. Fougeray du Coudray, Coront, Henri Gentil, Léonce de Joncière, Gaston Louis, F. Louis, Levy-Dhurmer, René Lelong, F. Maillaud, Madison-Durand, G. Ricard-Cordingley, Armand Rassenfosse, Rochegrosse, F. Rup, Victor Tardieu, J.-W. Sketcher, Jean Verer, P.-E. Vibert, Félix Valloton.

Collaborateurs littéraires : René d'Avril, Raymond Bouyer, P. Briquel, René Boylesve, Th. Braun, Ch. Chanvin, R.-M. Clerfeyt, G.-Z. Clouwez, H.-D. Davray, G. Docquois, Ed. Ducoté, Louis Fabulet, M. de Faramond, Paul Fort, Jacques des Gachons, E. Gaubert, H. Ghéon, André Gide, Rémy de Gourmont, Charles Guérin, Alphonse Germain, Léon Hennique, Nicolette Hennique, E. Hubert, Francis Jammes, Hugues Lapaire, Léo Larguier, Roger le Brun, Pierre Louys, J. Marion, Louis Mercier, M. Monmarché, Jean Moréas, Maurice Rollinat, Lucien Lemaire, Stuart Merrill, A. Orliac, Louis Payen, Ch.-Louis Philippe, Edmond Pilon, Hugues Rebell, Henri de Regnier, Jules Renard, Lionel des Rieux, W. Ritter, Jean Roselle, Antoine Sabatier, Ed. Sansot-Orland, Frédéric Saisset, Émile Verhæren, Yvonne Vernon, etc...